

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT A L'EPREUVE DE MARIE

CRITIQUE GENETIQUE DU CYCLE ROMANESQUE

Annexes

Ludwig LEJEUNE

Mémoire présenté en vue de l'obtention du titre de
Master en Langues et littératures françaises et romanes,
orientation générale à finalité approfondie

sous la direction de : LAURENT DEMOULIN

Année académique 2015-2016

Table des annexes

1. Documents Génétiques
2. *Faire l'amour*
 - 2.1. Paris premier baiser
 - 2.1.1. Prise de main
 - 2.2. À la piscine
 - 2.2.1. Marie endormie
 - 2.2.2. Au sortir de l'eau
 - 2.3. À la réception
 - 2.3.1. Réception toujours
 - 2.3.2. MMMM
 - 2.4. Le fax
 - 2.4.1. Lecture à l'hôtel
 - 2.4.2. Lecture au restaurant
 - 2.5. flashback à l'aéroport
 - 2.6. Trinquons
 - 2.6.1. Communion
 - 2.6.2. Pisser au restaurant
3. *Fuir*
 - 3.1 Langue et quiproquo
 - 3.1.1. Anglais sommaire
 - 3.1.2. Compassion
 - 3.2. Bowling Party
 - 3.2.1. Le motif de la paire de chaussures
 - 3.2.1.1. Description initiale
 - 3.2.1.2. Église

- 3.2.1.3. Danse et chaussures mouillées
 - 3.2.1.4. Course sur le sentier
 - 3.2.2. Les coqs et la poule
- 3.3. La dramatisation sexuelle
 - 3.3.1. le coup de chatte
- 3.4. Rire aux dépens de la mort
 - 3.4.1. Parler seule à seule
 - 3.4.2. En cercueil et tuba
 - 3.4.3. Un barbu à l'aéroport
- 4. *La Vérité sur Marie*
 - 4.1. Jean-Christophe de G.
 - 4.1.1. Une histoire de prénoms
 - 4.1.2. Prénom et parole d'évangile
 - 4.1.3. Une ressemblance troublante
 - 4.1.4. Dans ses chaussures
 - 4.1.5. Et Marie ?
 - 4.1.6. Marie moqueuse
 - 4.1.7. La becquetée à J.C de G.
 - 4.1.8. Houhou pipi
 - 4.2. Marie et le narrateur
 - 4.2.1. Humour au service de l'amour
 - 4.2.1.1. La descente du bahut
 - 4.2.1.2. Problème de clé
 - 4.2.2. Séduction et beauté
 - 4.2.2.1. La beauté comique
 - 4.2.2.2. Masque & érotisme
 - 4.3. Tout oser
 - 4.3.1. Oser tout écrire, ne rien se permettre à la relecture
 - 4.3.2. Vulgarité
 - 4.3.3. Un petit membre

- 5. *Nue*
 - 5.1. Réminiscences
 - 5.1.1. L'acide chlorydrique
 - 5.1.2. Jean-Christophe de G.
 - 5.1.2.1. Le quiproquo, Marie Kapriski
 - 5.1.2.2. Foule de cocktail
 - 5.1.2.3. Tenter de rejoindre la vraie Marie
 - 5.1.2.4. Pierre Signoreli
 - 5.1.3. La séparation
 - 5.2. Le temps, le néant et l'amour
 - 5.3. En l'absence de Marie
 - 5.3.1. Désordre sentimental
 - 5.3.2. Emprunts à marie
 - 5.4. Rapprochement et dénouement
 - 5.4.1. Ancora tu
 - 5.4.2. Fin
 - 5.4.3. Naissance

1. Documents génétiques

| | A. États du manuscrit¹ | B. Plans, variante, débris | C. Brouillons, notes, dessins, manuscrits² | D. Corrections des épreuves, correspondances |
|-----------|--|---|--|--|
| <i>FA</i> | 1) Première ébauche. Acide 2000 2) février 2001 (Ostende) 3) Travail en cours 30 juin 2001 (Barcaggio) | 1) février 2001 2) fin juin 2001 | 1) Notes manuscrites 2) Dernière page variante avec corrections manuscrites | |
| <i>Fu</i> | 1) mars 2002 2) fin janvier 2003 3) fin juin 2003 4) mai 2004 | 1) Plan, premiers débris mars 2002 2) Plan (décembre 2002) 3) Plans et débris fin janvier 2003 4) Plans et débris mars 2003 5) Plans et débris fin juin 2003 6) Débris (29 janvier 2004) 7) Débris (mai 2004) | 1) Notes manuscrites, plan d'ensemble (parties I et II) 2) Notes manuscrites, visite temple 3) Notes manuscrites, fuite à moto 4) Brouillons avec corrections manuscrites, fuite à moto 5) Notes manuscrites troisième partie (île d'Elbe) 6) Brouillons avec corrections manuscrites, fin du livre | 1) 21 février 2005 2) 30 mars 2005 3) 18 avril 2005 4) 29 avril 2005 5) 4 juillet 2005 |

¹ Au sens large ici : uniquement les imprimés

² Au sens d'écrit à la main, avec réécritures et ratures

| | | | | |
|----|---|---|---|---|
| VM | <ol style="list-style-type: none"> 1) octobre 2006 2) fin janvier 2007 3) fin février 2007 4) fin mai 2007 5) 27 juin 2007 6) 25 juillet 2007 7) 16 octobre 2007 8) 28 janvier 2008 | <ol style="list-style-type: none"> 1) Octobre 2006 2) Fin janvier 2007 3) Fin février 2007 4) Fin mai 2007 5) Fin juin 2007 6) Fin juillet 2007 7) Octobre 2007 8) Fin janvier 2008 | <ol style="list-style-type: none"> 1) Fuite du cheval. Brouillons avec corrections manuscrites 2) Notes manuscrites (troisième partie) | <ol style="list-style-type: none"> 1) Correspondance avec Guilhem Perricher, commandant de bord Air France 2) Rue de La Vrillière |
| N | <ol style="list-style-type: none"> 1) octobre 2008 2) janvier 2010 3) mars 2010 4) mai 2010 5) mars 2011 6) fin mai 2011 7) fin juin 2011 8) fin juillet 2011 | <ol style="list-style-type: none"> 1) Fin juin 2011 2) Fin mai 2011 3) Mai 2010 4) Mars 2011 | <ol style="list-style-type: none"> 1) Arrivée Rivercina, plan manuscrit 2) Dessin Rivercina 3) Scène hôtel Portoferraio. Notes manuscrites 4) Scène du cimetière. Plan détaillé 5) Scène du cimetière. Plan manuscrit 6) Dessin cimetière 7) Scène finale. Notes manuscrites 8) Scène finale. Dernière page. Brouillon avec corrections manuscrites (25 juin 2011) 9) Scène finale. Dernière page. Brouillon avec corrections manuscrites (26 juin 2011, première version) 10) Scène finale. Dernière page. Brouillon avec corrections manuscrites (26 juin 2011, deuxième version) | |

2. *Faire l'amour*

2.1. Paris premier baiser

| A1, 1 | A2, 2 & FA, 12 |
|---|---|
| <p>C'était dans un taxi, vers trois heures du matin, elle me raccompagnait chez moi, ou je la raccompagnais chez elle, je ne sais plus : las de tergiverser avant de s'embrasser pour la première fois, nous avons fini par prendre un taxi sur cette place de la Comédie à Paris, déserte et sous la pluie, je revois les pavés mouillés sous la lumière jaunâtre des réverbères.</p> <p>[...]</p> <p>Il y a sept ans, je me souviens, Marie était assise dans la pénombre du taxi, le visage en larmes, que traversaient les ombres fuyantes de la nuit et les reflets jaunes et blancs des phares des voitures que nous croisions.</p> | <p>C'était dans un taxi, il y a sept ans et plus, elle était assise à côté de moi dans la pénombre du taxi, le visage en pleurs, que traversaient les ombres fuyantes des quais de la Seine et les reflets jaunes et blancs des phares des voitures que nous croisions.</p> |

2.1.1. Prise de main

| B2, 8 |
|---|
| <p>Je ne lui avais pas encore pris la main, je n'avais pas encore senti le contact de ma peau sur ma peau, et nous marchions lentement le long de la Seine, cela pouvait être le Quai aux Fleurs. Parfois, nous nous arrêtions le long du parapet de pierres et regardions le fleuve couler tumultueusement dans la nuit. Il pleuvait très finement, il était tard, nos regards se croisaient furtivement et peu m'importait la pluie, sa présence et celle du fleuve conjuguées me comblaient, et je me souvenais qu'à partir d'une certaine heure, je n'avais craints qu'une chose, que le jour se soit levé avant qu'on ne se soit embrassé.</p> |

2.2. À la piscine

2.2.1. Marie endormie

| A2, 13-14 | A3, 12-13 |
|---|---|
| <p>J'avais laissé Marie endormie dans la chambre quelques étages plus bas, et, malgré la grande proximité géographique qui nous unissait — qu'était cette distance à l'échelle de l'univers ? — il me semblait qu'elle reposait à des années-lumière de moi en cette nuit de rupture, où nous nous séparions pour toujours. Même si je l'aimais tellement, me mis-je alors à penser en regardant le ciel avec cette gravité légèrement empreinte de tristesse que suscite parfois la pensée de l'amour quand elle est jointe à celle de</p> | <p>J'avais laissé Marie endormie dans la chambre quelques étages plus bas, si près de moi dans l'espace et le temps — qu'était cette distance de quelques étages à l'échelle de l'univers — et je l'aimais tellement, me disais-je en regardant le ciel devant moi avec cette gravité empreinte de tristesse que suscite la pensée de l'amour quand elle est jointe à celle de l'univers. Car je l'aimais, oui, il suffisait que je m'éloigne d'elle d'à peine quelques dizaines de mètres pour m'en rendre compte à nouveau avec une</p> |

| | |
|--|---|
| <p>l'univers. Car je l'aimais, oui, il suffisait que je m'éloigne d'elle de quelques dizaines de mètres pour m'en rendre à nouveau compte avec une évidence renouvelée. Elle dormait maintenant, mon amour, sans doute nue dans les draps et s'étant recouvert les épaules d'une couverture, avec ses lunettes de soie de la <i>Japan Airlines</i> qui lui ceignait le visage, et j'espérais qu'elle ne se réveillerait pas avant demain matin après une nuit de sommeil réparateur qui eût effacé toutes les fatigues du voyage et les tumultes de la nuit et m'eût permis de la retrouver telle qu'en elle-même au réveil, reposée et bougonne. Je m'apprêtais du reste à aller la rejoindre, et j'avais déjà fait demi-tour pour regagner la chambre quand, m'arrêtant un instant au bord de l'eau, je fus pris de la subite envie de me baigner.</p> | <p>évidence renouvelée. Elle dormait quelques étages plus bas maintenant, mon amour, sans doute nue dans les draps et s'étant recouvert les épaules d'une couverture pour ne pas prendre froid, la respiration paisible, avec ses lunettes de soie de la <i>Japan Airlines</i> lui ceignant le visage, et j'espérais qu'elle ne se réveillerait pas avant demain matin après une nuit de sommeil réparateur qui eût effacé toutes les fatigues du voyage et les drames de la nuit, et m'eût sans doute permis, au petit matin, de la retrouver telle qu'en elle-même au réveil, capricieuse et bougonne, tuante, incomparable.</p> <p>Je m'apprêtais du reste à aller la rejoindre, et j'avais déjà fait demi-tour pour regagner la chambre quand, m'arrêtant un instant au bord du bassin, je fus pris de la subite envie de me baigner.</p> |
|--|---|

2.2.2. Au sortir de l'eau

| A2, 15-16 | B2, 14-15 |
|--|---|
| <p>Je laissai la baie vitrée derrière moi et revins sur mes pas, traînai le long du bassin à la recherche d'une serviette pour me sécher. Je pris le chemin des douches et longeai un muret de marbre clair orné d'une frise bleutée que voisinaient des espaces de douches collectives carrelées d'azulejos. Là, derrière une porte en verre dépoli, que je poussai prudemment, je devinai l'obscurité d'une grande salle d'eau silencieuse où avaient été aménagés des bains japonais, deux bassins de marbre moucheté dont l'eau était immobile dans la pénombre, l'un, rond, près de la porte, l'autre oblong, tel un violoncelle allangui [<i>sic</i>], et un glougloutement d'eau permanent qui venait de canalisations invisibles. Le long des murs, très bas, presque à hauteur du sol, se trouvait une rangée de robinets identiques séparés par des cloisons de verre, avec des cuvettes en plastique renversés par terre, tuyaux de douche et pommeaux enroulés sur le croisillon, brosses à dents et rasoirs jetables en vrac dans des corbeilles, lotions de soin diverses à la disposition des usagers (<i>hair tonic, hair liquid, after-shave, natural gentle body wash</i>, et autres mots japonais dont je mesurais mal toutes les subtiles différences sémantiques). Sur un rebord de pierre à l'entrée se trouvait une pile de petites serviettes carrées, de la taille d'un gant de toilette, et j'en pris une au passage, entrai dans la pièce en m'essuyant les bras et la nuque. Je m'étais assis sur un tabouret et je me rasais dans l'obscurité, faisant glisser précautionneusement un</p> | <p>Je longeai un muret de marbre clair orné d'une frise bleutée et pris le chemin des douches collectives. Là, derrière une porte en verre dépoli, que je poussai prudemment, je devinai l'obscurité d'une grande salle d'eau silencieuse où avaient été aménagés des bains japonais, deux bassins de marbre moucheté dont l'eau était immobile dans la pénombre, l'un, rond, près de la porte, l'autre oblong, tel un violoncelle allangui [<i>sic</i>], et un glougloutement d'eau permanent qui venait de canalisations invisibles. Le long des murs, très bas, presque à hauteur du sol, se trouvait une rangée de robinets identiques séparés par des cloisons de verre, avec des cuvettes en plastique renversés par terre, tuyaux de douche et pommeaux enroulés sur le croisillon, brosses à dents et rasoirs jetables en vrac dans des corbeilles, lotions de soin diverses à la disposition des usagers (<i>hair tonic, hair liquid, after-shave, natural gentle body wash</i>, et autres mots japonais dont je mesurais mal toutes les subtiles différences sémantiques). Sur un rebord de pierre à l'entrée se trouvait une pile de petites serviettes carrées, de la taille d'un gant de toilette, et j'en pris une au passage, entrai dans la pièce en m'essuyant les bras et la nuque. Je m'étais assis sur un tabouret et je me rasais dans l'obscurité, faisant glisser précautionneusement un minuscule rasoir jetable sur mon cou et mes joues, observant attentivement mon visage à travers le voile de buée d'un petit miroir rond que j'avais posé en équilibre</p> |

| | |
|---|---|
| <p>minuscule rasoir jetable sur mon cou et mes joues, observant attentivement mon visage à travers le voile de buée d'un petit miroir rond que j'avais posé en équilibre sur le rebord de pierre. La mousse était bien trop légère pour ma peau, je l'avais ressenti dès le premier coup de lame, qui m'avait écorché l'épiderme et irrité la joue. De fait, lorsque j'eus terminé de me raser et que je me fus rincé à grande eau dans l'eau tiède de la cuvette, je pus observer dans le miroir une vingtaine de petits points rouges d'irritation cutanée tout au long de mon cou. Je rinçai le rasoir dans la cuvette, et regardai mon visage dans le miroir. Je me regardais dans le miroir, je regardais ce visage déjà vieux et pourtant mien (et c'est un état qu'il est des plus étranges de devoir associer à soi-même, l'âge mûr, ou tout du moins la fin incontestable des caractéristiques de la jeunesse lisible sur les traits de son propre visage)</p> | <p>sur le rebord de pierre. La mousse était bien trop légère pour ma peau, je l'avais ressenti dès le premier coup de lame, qui m'avait écorché l'épiderme et irrité la joue. De fait, lorsque j'eus terminé de me raser et que je me fus rincé à grande eau dans l'eau tiède de la cuvette, je pus observer dans le miroir une vingtaine de petits points rouges d'irritation cutanée tout au long de mon cou. Je rinçai le rasoir dans la cuvette, et regardai mon visage dans le miroir. Je me regardais dans le miroir, je regardais ce visage déjà vieux et pourtant mien (et c'est un état qu'il est des plus étranges de devoir associer à soi-même, l'âge mûr, ou tout du moins la fin incontestable des caractéristiques de la jeunesse lisible sur les traits de son propre visage)</p> |
|---|---|

2.3. À la réception

| A2, 17 | A3, 14 | FA, 54 |
|---|--|--|
| <p>je m'approchai du comptoir et demandai au réceptionniste s'il parlait français. Yes, me dit-il, très poliment, les mains posées parallèlement sur le comptoir. En français dans le texte. English ? dis-je, qu'à cela ne tienne, et je lui expliquai — en anglais, donc, notre plus petit commun dénominateur linguistique — que j'avais été averti dans ma chambre de l'arrivée d'un fax.</p> | <p>Je m'avançai jusqu'au comptoir, et, d'une voix ferme, qui contrastait un peu avec le relâché de ma tenue (que je voulais peut-être inconsciemment compenser), je lui expliquai en anglais que j'avais été averti dans ma chambre de l'arrivée d'un fax. Room 1619, dis-je assez sèchement, de Montalte, ajoutai-je.</p> | <p>Je m'avançai jusqu'au comptoir, et, d'une voix ferme, qui contrastait un peu avec le relâché de ma tenue, je lui expliquai en anglais que j'avais été averti dans ma chambre de l'arrivée d'un fax. Room 1619, dis-je assez sèchement, de Montalte, ajoutai-je.</p> |

2.3.1. Réception toujours

| B1, 3 | B1, 6 |
|--|---|
| <p>Arrivés à l'hôtel, pendant que Marie veillait sur les bagages entourés de grooms prévenants vêtus de noirs et d'or qui avaient surgis de l'intérieur de l'hôtel dès l'arrivée de notre bus <i>airport-limousine</i> orange et s'étaient aussitôt disputés le privilège de sortir les caisses du coffre pour les charger sur leurs chariot dorés, j'entrai dans la <i>[sic]</i> hall et pris le chemin de la réception pour prendre possession de la chambre qu'on avait réservée pour nous, et, m'adressant à la jeune femme qui se</p> | <p>s'il parlait français. Yes, me dit-il. En français dans le texte. Do you speak french ? me fis-je répéter, très légèrement sceptique. Oh, no, no, me dit-il en agitant les mains devant lui. No, no, I am very sorry, dit-il.</p> <p>Je le dis en japonais, mais il me répondit en anglais, se fiant davantage à sa vue qu'à son oreille, à mon aspect extérieur d'Occidental qu'à la langue, fût-elle orientale, que j'essayais de parler, et sonnât-t-elle comme telle (avec un gros accent, je voulais bien</p> |

| | |
|--|---|
| <p>tenait derrière le comptoir, je lui demandai si elle parlait français. Yes, dit-elle. En français dans le texte. Very little, dit-elle. Toujours en français [<i>sic</i>] dans le texte. Elle me sourit gentiment, avec un joli geste des doigts [<i>sic</i>] pour signifier l'infinitésimal. (En continuant de mimer avec les doigts une tranche de jambon très fine).</p> | <p>l'admettre, cela faisait près de dix ans que je ne pratiquais plus, régulièrement, le japonais).</p> <p>Je le dis en anglais, dans mon anglais approximatif, mais la phrase eût [<i>sic</i>] pu passer pour une traduction littérale du japonais tant elle recelait d'égards et de politesse. Thank you, dis-je. You are welcome, me dit-elle, et m'éloignant du comptoir l'enveloppe à la main, je songeais à ces expressions toutes faites, si jolies au sens original, si délicates</p> <p>M'approchant du comptoir, je demandai à l'employé qui se tenait à la réception s'il parlait français. Yes, me dit-il. En français dans le texte. Do you speak french ? me fis-je répéter, très légèrement sceptique. Oh, no, no, me dit-il en agitant les mains devant lui. No, no, I am very sorry, dit-il. Je lui dis que je pensais avoir reçu un message et que je lui serais reconnaissant de me le donner. Chambre 1619, ajoutai-je.</p> |
|--|---|

2.3.2. MMMM

| B1, 13 | A3, 14-15 | FA, 54-55 |
|--|--|--|
| <p>Marie s'appelait de Montalte, Marie de Montalte, Marie Madeleine Marguerite de Montalte pour être complet, elle aurait pu signer ses collections comme ça, à la manière de ces noms à rallonge des nobles castillans, portugais ou cubains (Marie, c'était son prénom, Marguerite, celui de sa grand-mère, de Montalte, le nom de son père, et Madeleine, je ne sais pas, elle ne l'avait pas volé, eu égard à ses exceptionnelles [<i>sic</i>] dispositions lacrymales, son don inné des larmes). Lorsque je l'ai connue, elle se faisait appeler Marie, Marie de Montalte, parfois seulement Montalte, sans la particule, ses amis et collaborateurs la surnommaient Mademont, voire Mamont ou Mamo, que j'avais transformé en Moma, pour rendre grâce à sa modernité au moment de ses premières expositions d'art contemporain. Puis, j'avais laissé tombé Moma, que j'avais fini par trouver un peu facétieux, pour Marie, tout simplement Marie.</p> | <p>Marie s'appelait de Montalte, Marie de Montalte, Marie Madeleine Marguerite de Montalte, elle aurait pu signer ses collections comme ça, M.M.M.M. (en hommage sibyllin à la Maison du docteur Angus Killierankie). Marie, c'était son prénom, Marguerite, celui de sa grand-mère, de Montalte, le nom de son père, et Madeleine, je ne sais pas, elle ne l'avait pas volé (personne n'avait comme elle un tel talent lacrymal, ce don inné des larmes). Lorsque je l'ai connue, elle se faisait appeler Marie de Montalte, parfois seulement Montalte, sans la particule, ses amis et collaborateurs la surnommaient Mamo, que j'avais transformé en MoMA pour rendre une grâce discrète à ses talents d'artiste au moment de ses premières expositions d'art contemporain. Puis, j'avais laissé tombé MoMA, pour Marie, tout simplement Marie (tout ça pour ça).</p> | <p>Marie s'appelait de Montalte, Marie de Montalte, Marie Madeleine Marguerite de Montalte (elle aurait pu signer ses collections comme ça, M.M.M.M. en hommage sibyllin à la Maison du docteur Angus Killierankie). Marie, c'était son prénom, Marguerite, celui de sa grand-mère, de Montalte, le nom de son père (et Madeleine, je ne sais pas, elle ne l'avait pas volé (personne n'avait comme elle un tel talent lacrymal, ce don inné des larmes). Lorsque je l'ai connue, elle se faisait appeler Marie de Montalte, parfois seulement Montalte, sans la particule, ses amis et collaborateurs la surnommaient Mamo, que j'avais transformé en MoMA au moment de ses premières expositions d'art contemporain. Puis, j'avais laissé tombé MoMA, pour Marie, tout simplement Marie (tout ça pour ça).</p> |

2.4. Le fax

2.4.1. Lecture à l'hôtel

| B1, 10 | B1, 12 |
|--|--|
| <p>Elle me tendit l'enveloppe, elle avait un sourire ambigu que je ne lui connaissais pas, un peu inquiétant, légèrement dingue. J'ouvris pensivement l'enveloppe, fis glisser les deux pages qu'elle contenait pour apercevoir aussitôt l'en-tête familier de la maison de couture Allons-y, Allons-o, et son petit logo en ombres chinoises d'un couple qui s'encourait (du verbe s'encourir, partir en courant, fuir dans le vent, s'envoler enfin d'une foulée insouciant et légère — s'encourir, quoi). Je jetai un rapide coup d'œil sur les deux feuillets, des chiffres, des résultats d'exploitation, rien que de très ordinaire, le fax avait été expédié de Paris à dix-neuf heures vingt-deux (ce qui, somme toute, était une heure normale pour envoyer un fax — même si cela avait été une heure désastreuse pour qui l'avait reçu).</p> | <p>Le fax :</p> <p>Et, finalement, je le vis réapparaître devant moi, très raide dans son habit noir, avec une grande enveloppe blanche fermée et un reçu, plus petit, sur une feuille quadrillée, qu'il me demanda de bien vouloir signer avec le stylo qu'il me présentait. Je signai le reçu et entrouvris l'enveloppe, fis glisser son contenu sur le comptoir pour apercevoir l'en-tête familier de la maison de couture Allons-y, Allons-o, et son petit logo en ombres chinoises d'un couple qui s'encourait (du verbe s'encourir, partir en courant, fuir dans le vent, s'envoler enfin d'une foulée insouciant et légère — s'encourir, quoi). Je parcourus rapidement du regard les deux feuillets de la télécopie, des chiffres, des résultats d'exploitation, rien que de très ordinaire, le fax avait été expédié de Paris à dix-neuf heures vingt-deux (ce qui, somme toute, était une heure normale pour envoyer un fax).</p> <p>J'ouvris pensivement l'enveloppe, fis glisser les deux pages qu'elle contenait pour apercevoir aussitôt l'en-tête familier de la maison de couture Allons-y, Allons-o, et son petit logo en ombres chinoises d'un couple qui s'encourait (du verbe s'encourir, partir en courant, fuir dans le vent, s'envoler enfin d'une foulée insouciant et légère — s'encourir, quoi). Je jetai un rapide coup d'œil sur les deux feuillets, des chiffres, des résultats d'exploitation, rien que de très ordinaire, le fax avait été expédié de Paris à dix-neuf heures vingt-deux (ce qui, somme toute, était une heure normale pour envoyer un fax — même si cela avait été une heure désastreuse pour nous qui l'avions reçu).</p> |

2.4.2. Lecture au restaurant

| A2, 20 | A3, 17 |
|---|---|
| <p>Je m'essuyai les mains et ouvris pensivement l'enveloppe, fis glisser les deux pages de télécopie qu'elle contenait pour apercevoir aussitôt l'en-tête familier de la maison de couture <i>Allons-y, Allons-o</i>, et son petit logo en ombres chinoises d'un couple qui</p> | <p>Je m'essuyai les mains et ouvris pensivement l'enveloppe, fis glisser les deux pages de télécopie qu'elle contenait pour apercevoir aussitôt l'en-tête de la maison de couture Allons-y, Allons-o, et son logo stylisé, en ombres chinoises, d'un couple qui</p> |

s'encourait (du verbe s'encourir, partir en courant, fuir dans le vent, s'envoler enfin d'une foulée insouciant et légère — s'encourir, quoi). Je sortis les deux feuillets de l'enveloppe et les parcourus rapidement du regard, des chiffres, des résultats d'exploitation, rien que de très ordinaire, le fax avait été expédié de Paris à dix-neuf heures vingt (ce qui, somme toute, était une heure normale pour envoyer un fax — même si cela avait été une heure désastreuse pour nous qui l'avions reçu).

prenait la fuite (nous-mêmes ?). Je sortis les feuillets de l'enveloppe et les parcourus du regard, des chiffres, des résultats d'exploitation récents, une dernière mise à jour de son programme de Tokyo, dates des expositions et des défilés, rien que de très ordinaire, le fax avait été expédié de Paris à dix-neuf heures vingt, ce qui, somme toute, était une heure normale pour envoyer un fax (même si cela avait été une heure désastreuse pour nous qui l'avions reçu).

2.5. flashback à l'aéroport

| B1, 3 | B2, 10-11 |
|--|---|
| <p>Passage de la douane. On déballe tout.</p> <p>Inquiétude pour l'acide chlorhydrique.</p> <p>Et, dans cette caisse là, qu'est-ce qu'il y a ? demanda le douanier sans un mot, en se contentant de désigner la caisse du doigt. Comment on dit néon en anglais ? me demanda Marie en se tournant vers moi. Je ne savais pas. A dress, dit-elle au douanier. Please open, dit le douanier. Oh, putain, mais c'est pas possible, dit Marie dans un souffle. It is a dress, répéta-t-elle. Please open, répéta le douanier, sans se départir de sa politesse, avec toutefois un soupçon de fermeté supplémentaire. La série de quatre crochets latéraux défaits, Marie souleva le couvercle en osier de la cantine sur le comptoir de la douane, avec le même entrain que si elle avait dû desceller là le cercueil d'un ami ou d'un proche qu'on eût rapatrié après quelque décès accidentel à l'étranger. L'intérieur de la caisse avait du reste des allures de linceul de nain, dans lequel reposait un corps transparent et tubulaire, décapité et sans jambe, qui baignait dans un lit de kapok rembourré de mousses, de pare-chocs et de coins. Mannequin virtuel, éviscéré [sic] et asexué, il se tenait alangui sur son coussin de mousse, et portait une création récente de néon rose en spirale ascendante, cintrée à la taille, plus ample à la poitrine, qui montait en colimaçon tout le long de son corps inexistant jusqu'à un décolleté béant, d'où dépassaient, bien enveloppés dans divers petits sachets en plastiques, un réseau de fils électriques et de prises de courant. A dress ? dit le douanier. A dress, dit Marie à voix basse, en hochant la tête, plus très convaincue par la force de l'évidence, la x de la preuve. A sort of dress, dit-elle.</p> | <p>Passage de la douane. On déballe tout.</p> <p>Inquiétude pour l'acide chlorhydrique.</p> <p>Je me souvins alors de cet incident à la douane. Et, dans cette caisse là, qu'est-ce qu'il y a ? demanda le douanier sans un mot, en se contentant de désigner une caisse du doigt. Comment on dit néon en anglais ? me demanda Marie en se tournant vers moi. Je ne savais pas. A dress, dit-elle au douanier. Please open, dit le douanier. It is a dress, répéta-t-elle. Please open, répéta le douanier, sans se départir de sa politesse, avec toutefois un soupçon de fermeté supplémentaire. La série de quatre crochets latéraux défaits, Marie souleva le couvercle en osier de la cantine sur le comptoir de la douane, avec le même entrain que si elle avait dû desceller là le cercueil d'un ami dont on eût rapatrié le corps après un accident mortel à l'étranger. L'intérieur de la caisse avait du reste des allures de linceul, dans lequel reposait un corps transparent et tubulaire, décapité et sans jambe, qui baignait dans un lit de kapok rembourré de mousses, de pare-chocs et de coins. Corps purement virtuel, éviscéré et asexué, il se tenait là alangui sur son coussin de mousse, et portait une création récente de néon rose en spirale ascendante, cintrée à la taille, plus ample à la poitrine, qui montait en colimaçon tout le long de son corps inexistant jusqu'à un décolleté béant, d'où dépassaient, bien enveloppés dans divers petits sachets en plastiques, un réseau de fils électriques et de prises de courant. A dress ? dit le douanier. A dress, dit Marie à voix basse, a sort of dress, dut-elle convenir, et elle hochait la tête tristement, plus très convaincue à présent, devant la force de l'évidence, la démonstration de la preuve (c'est moi qui les fait, ajouta-t-elle tristement)</p> |

2.6. Trinquons

| A2, 20-21 | A3, 18-19 |
|--|---|
| <p>J'étais tellement épuisé que je ne ressentais plus la fatigue. J'allai examiner distraitemment un distributeur de boissons dans le voisinage, et, sortant quelques pièces de ma poche, je proposai à Marie de lui offrir le petit-déjeuner, thé vert ou thé anglais, chaud ou froid, café, café au lait ou capuccino. Je veux bien un capuccino, me dit-elle. Je fis glisser les pièces dans la fente du distributeur, et allai rejoindre Marie avec les deux canettes brûlantes de capuccino. Je sentais le contact brûlant du métal sous les paumes de mes mains. Marie me sourit, me prit une canette des mains et se blottit contre moi. Je heurtai délicatement ma canette contre la sienne en faisant mine de trinquer. Nous buvions des capuccino sous le auvent de bois d'une échoppe d'artisan, en regardant la pluie tomber devant nous dans la ruelle.</p> | <p>J'étais tellement épuisé que je ne ressentais plus ni le froid ni la fatigue. Je fis quelques pas dans la neige fondue jusqu'au carrefour voisin, le visage enneigé et les doigts transis de froid, et m'arrêtai devant un gros distributeur de boissons qui se dressait dans la pénombre.</p> <p>J'examinai un instant distraitemment les canettes qu'il contenait, boissons froides et chaudes, différentes sortes de café et de thé, et sortis quelques pièces de ma poche, demandai à Marie si elle voulait boire quelque chose. Oui, je veux bien, me dit-elle distraitemment. Marie était restée à l'abri du auvent, et je la regardais à distance, très belle dans la nuit enneigée, le visage baigné par les lueurs fauves d'une lanterne toute proche. Elle se tenait là debout, les yeux dans le vague, sous le porche de cette boutique en bois abandonnée aux volets fermés, et regardait tristement devant elle, les cheveux mouillés et le visage parsemé de vestiges de neige fondue, son manteau jeté en châte sur sa sublime robe de collection. Je fis glisser les pièces dans la fente du distributeur, et la rejoignis en progressant prudemment sur le trottoir avec deux canettes de capuccinos brûlants.</p> <p>Il était un peu plus de cinq heures du matin, et nous buvions des capuccinos brûlants sous le auvent de bois d'une échoppe d'artisan, en regardant la neige tomber devant nous dans la ruelle. Malgré le froid intense, je me sentais étrangement bien, et Marie, qui buvait son capuccino à petites gorgées précautionneuses pour ne pas se brûler les lèvres, releva les yeux vers moi et me sourit. Je répondis à son sourire et avançai prudemment ma canette vers la sienne pour l'inviter à trinquer, et, passée sa première surprise — elle resta un instant interdite, comme devant un geste inexplicable, une inconvenance —, elle me dévisagea avec gravité, me scruta intensément du regard, avant de laisser tomber sa tête sur mon épaule et de trinquer avec moi avec beaucoup de douceur et d'abandon, heurtant ma canette avec délicatesse, avec reconnaissance, beaucoup plus tendrement qu'il n'eût fallu, fémininement, amoureusement.</p> |

2.6.1. Communion

B2, 15-16

Et je songeai alors que ce geste si simple, si apparemment anodin, de rapprocher nos cannettes de capucino [*sic*] ou nos verres et de les heurter délicatement, qui avait été en quelque sorte fondateur de notre amour, quand sept ans plus tôt, je l'avais accompli pour la première fois et qu'elle l'avait trouvé si beau — un concentré d'intelligence, de douceur et de style, avait-elle dit alors, je m'en souviens encore — était peut-être aussi une manière de faire l'amour. Car qu'était-ce faire l'amour ? Faire, le verbe d'action par excellence, et l'amour, ce sentiment unique qui unissait deux êtres pour les rendre moins irrémédiablement inconsolables à l'échelle de l'univers. Faire l'amour serait donc tenter d'accomplir, par l'action, ce sentiment unique, de le réaliser physiquement. Or, était-ce par les relations sexuelles qu'il était le plus aisé d'y parvenir ? Pas nécessairement. Ne pouvait-on imaginer un geste dépourvu de dimensions sexuelles qui pourraient être perçus comme l'amour même en action ? Par exemple cette communion de boire ensemble des capuccino à cinq heures du matin à Tokyo sous le auvent de bois d'une échoppe d'artisan, en regardant la neige tomber devant nous dans la ruelle.

2.6.2. Pisser au restaurant

B1, 14-15

Je la trouvais même touchante, maintenant, mon amour, qui devait aller faire pipi, me confia-t-elle à voix basse avec un sourire mutin, je ne pouvais y croire, comment pouvait-on envisager de mener à bien une opération aussi compliquée que de devoir se déplacer dans l'exiguïté de ce restaurant bondé, de se renseigner au comptoir malgré l'absence d'une langue commune pour savoir où se trouvaient les toilettes, et là, si d'aventure elle finissait par les atteindre, de devoir soulever sa sublime robe en satin et soie bleu nuit étoilée, laine chinée et organsin, ou plutôt de devoir s'en délivrer entièrement en la passant par-dessus ses épaules en raison de l'hélice ventrale qui se fût déchirée, donc de devoir se déshabiller complètement dans les toilettes, et de pisser nue, la robe à la main, au ras du sol dans l'infect et exigu local de ces hypothétiques chiottes japonaises !? Tu ne veux pas attendre ? lui dis-je, mais je vis, au retour de flammes instantané de son regard que c'était déjà lui déclarer la guerre, que de vouloir l'empêcher d'accomplir un besoin naturel. J'allais l'empêcher de pisser, maintenant ? Elle se leva et s'éloigna dignement, en dérangeant tout le monde sur son passage, les uns après les autres les clients se levaient et se rasseyaient pour faire place à la nonchalante progression du splendide équipage de sa silhouette bleu nuit étoilée.

B2, 14

Je la trouvais même touchante, maintenant, mon amour, qui devait aller faire pipi, me confia-t-elle à voix basse avec un sourire mutin, je ne pouvais y croire, comment pouvait-on envisager de mener à bien une opération aussi compliquée que de devoir se déplacer dans l'exiguïté de ce restaurant bondé, de se renseigner au comptoir malgré l'absence d'une langue commune pour savoir où se trouvaient les toilettes, et là, si d'aventure elle finissait par les atteindre, de devoir soulever sa sublime robe, ou plutôt de devoir s'en délivrer entièrement en la passant par-dessus ses épaules en raison de l'hélice ventrale qui se fût déchirée, donc de devoir se déshabiller complètement dans les toilettes, et de pisser nue, la robe à la main, au ras du sol dans l'infect et exigu local de ces hypothétiques chiottes japonaises !? Tu ne veux pas attendre ? lui dis-je, mais je vis, au retour de flammes instantané de son regard que c'était déjà lui déclarer la guerre, que de vouloir l'empêcher d'accomplir un besoin naturel. J'allais l'empêcher de pisser, maintenant ? Elle se leva et s'éloigna dignement, en dérangeant tout le monde sur son passage, les uns après les autres les clients se levaient et se rasseyaient pour faire place à la nonchalante progression du splendide équipage de sa silhouette bleu nuit étoilée.

3. *Fuir*

3.1 Langue et quiproquo

3.1.1. Anglais sommaire

| B1, 2. | A1, 8 | A2, 9 | A3, 9 & A4, 9 | Fu, 35 |
|---|--|---|--|---|
| <p>Son anglais était sommaire, souvent inspiré de la structure agglomérative du chinois, l'accent difficile à comprendre, il prononçait par exemple <i>forget</i> comme <i>fuck</i> et ce n'est que quand il m'eut répété à plusieurs reprises à propos de Marie, avec beaucoup de conviction dans la voix, comme pour me jurer ses grands dieux de la sincérité de son propos : <i>I never fucked her, I never fucked her</i> ! que je compris, non pas qu'il cherchait à se disculper d'une éventuelle liaison adultère (au demeurant, assez maladroitement, je ne lui avais rien demandé), mais, tout simplement, qu'il prononçait <i>forget</i> comme <i>fuck</i>, et que Marie, c'est vrai, était inoubliable.</p> | <p>Son anglais était sommaire, souvent inspiré de la structure agglomérative du chinois, l'accent difficile à comprendre, il prononçait par exemple <i>forget</i> comme <i>fuck</i> (<i>don't fuck it</i>, m'avait-il simplement recommandé avec force en me donnant le billet de train, <i>no, no, don't care</i>, avais-je dit, de toutes manières, ce n'était pas mon genre).</p> | <p>Je ne comprenais pas très bien ce qu'il racontait, son anglais était sommaire, souvent inspiré de la structure agglomérative du chinois, l'accent difficile à comprendre, il prononçait par exemple <i>forget</i> comme <i>fuck</i>. <i>Don't fuck it</i>, m'avait-il par exemple recommandé avec force à propos du billet de train. <i>No, no, don't care</i>, avais-je dit (ce n'est pas mon genre, de toutes manières, les billets de train).</p> | <p>Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'il me racontait, son anglais était des plus sommaires, souvent inspiré de la structure agglomérative du chinois, l'accent difficile à comprendre, il prononçait par exemple <i>forget</i> comme <i>fuck</i> (<i>don't fuck it</i>, m'avait-il, par exemple, recommandé avec force, à propos du billet de train — <i>no, no, don't care</i>, avais-je dit).</p> | <p>Je ne comprenais pas grand-chose à ce qu'il me racontait, son anglais était rudimentaire, souvent inspiré de la structure monosyllabique du chinois, l'accent difficile à comprendre, il prononçait <i>forget</i> comme <i>fuck</i> (<i>don't fuck it</i>, m'avait-il par exemple recommandé avec force à propos du billet de train — <i>no, no, don't worry</i>, avais-je dit).</p> |

3.1.2. Compassion

| B3, 9. | A2, 19. | B4, 6 | B6, 2 |
|--|--|--|--|
| <p><i>Tell Marie I am very sad</i>, dit-il, <i>very sad</i>. <i>Please tell him</i>, ajouta-t-il à voix basse en hochant douloureusement la tête, et, confondant non seulement le genre des pronoms personnels mais prononçant toujours <i>forget</i> comme <i>fuck</i>, il dit alors au sujet de Marie cette phrase invraisemblable : <i>I never fuck him</i>. Eh bien, tant mieux, pensai-je).</p> | <p><i>Tell Marie I am very sad</i>, dit-il, <i>very sad</i>. Je dis que je n'y manquerais pas. Nous nous mîmes à regarder tous les deux tristement par la fenêtre, nous regardions la rue en silence. <i>I never fuck her</i>, dit-il, songeur (c'est vrai qu'il prononçait toujours <i>forget</i> comme <i>fuck</i>, sans doute voulait-il dire que Marie était inoubliable, quelque chose comme ça, j'imagine)</p> | <p><i>Tell Marie I am very sad</i>, dit-il, <i>very sad</i>. <i>Please tell him</i>, ajouta-t-il à voix basse en hochant douloureusement la tête, et, confondant non seulement le genre des pronoms personnels mais prononçant toujours <i>forget</i> comme <i>fuck</i>, il dit alors au sujet de Marie cette phrase invraisemblable : <i>I never fuck him</i>. Eh bien, tant mieux (<i>Nobody is perfect</i>, pensai-je).</p> | <p><i>Tell Marie I am very sad</i>, dit-il, <i>very sad</i>, et il me serra dans ses bras pour me donner l'accolade entre les lits jumeaux, je sentais des vapeurs de transpiration sèche qui émanaient de sa chemise. I will tell her, dis-je. <i>I never fuck her</i>, me dit-il. <i>Forget</i>, dis-je, <i>you never forget her</i>. <i>Never</i>, dit-il dans un élan de sincérité, en exerçant une ardente pression de la main sur mon épaule. Nous étions ainsi enlacés dans la chambre entre les lits jumeaux</p> |

3.2. Bowling Party

3.2.1. Le motif de la paire de chaussures

3.2.1.1. Description initiale

| B5, 10 | A3, 29 | A4, 27 | Fu, 97-98 |
|--|--|--|---|
| <p>paires de chaussure de bowling déjà bien usagée, avec dessus en cuir beige, souple et craquelée, le talon noire t [<i>sic</i>] des parements bordeau [<i>sic</i>], les lacets élimés et pendouillant, la semelle lisse comme une joue.</p> <p>plus tard poursuivre la métaphore, lisse comme une joue mal rasée .. etc.</p> | <p>Au bout de quelques minutes, Zhang Xiangzhi revint me chercher, me dit qu'une piste allait se libérer pour nous, et nous allâmes échanger nos chaussures au vestiaire, je retirai mes mocassins couverts de poussière et les posai sur le comptoir, reçus en échange une vieille paire de chaussures de bowling en cuir beige, souple et craquelée, le talon noir et des parements bordeaux, la semelle lisse comme une joue.</p> | <p>Au bout de quelques minutes, Zhang Xiangzhi revint me chercher, me dit qu'une piste allait se libérer pour nous, et nous passâmes au vestiaire, je retirai mes chaussures et les posai sur le comptoir, reçus en échange une vieille paire de chaussures de bowling en cuir beige, souple et craquelée, le talon noir et des parements bordeaux, la semelle lisse comme une joue.</p> | <p>Au bout de quelques minutes, Zhang Xiangzhi vint me rechercher, me dit qu'une piste allait se libérer pour nous, et nous allâmes échanger nos chaussures aux vestiaires, où était affichée une vieille publicité en anglais aux allures d'injonction absurde (ou métaphysique) : BORN TO BOWL. Je posai mes chaussures sur le comptoir et reçus en échange une vieille paire de chaussures de bowling en cuir beige crème, souples et craquelées, le talon noir et les</p> |

| | | | |
|--|--|--|---|
| | | | parements latéraux bordeaux, la semelle lisse comme une joue. |
|--|--|--|---|

3.2.1.2. Église

| B5, 1. | A3, 43-44 | A4, 42 | Fu, 145-146 |
|---|--|--|---|
| <p>L'enterrement. Marie, debout au premier rang, qui me fait signe quand j'entre dans l'église, j'ai toujours [sic] les chaussures de bowling au pied. Elle me fait signe de me placer à l'écart. Sa froideur [sic] et son sang-froid, sa tenue, lunettes noires, chemisier blanc, pantalon beige, ample aux cuisses.</p> <p>Lorsque j'entrai dans l'église, j'aperçus Marie au premier rang, en chemise blanche et pantalon beige, le visage caché derrière [sic] de grandes lunettes noires. Quand elle me vit, me reconnut — elle releva ses lunettes — une bouffée de douleur déforma son visage et elle eut une sorte de haut-de-cœur de chagrin qui lui souleva la poitrine — très brève, comme une gorgée de vomi qu'il lui [sic] remontait à la gorge — mais elle contracta aussitôt la bouche dans une grimace, et prit le dessus et, avec beaucoup de froideur et de distance, elle considéra ma tenue avec un dédain presque amusé, ma chemise froissée, mon négligé, mon visage défait par le voyage et le décalage horaire (et peut-être ses yeux tombèrent-ils aussi sur mes chaussures de bowling) et, rapidement, de nouveau très maîtresse</p> | <p>Elle était debout en face de moi — impressionnante de calme et de beauté —, on entendait les derniers et mourants tintements du glas au loin. Elle me prit les deux mains et les serra très fort, à me faire mal, en me regardant intensément, avec douceur, avec détresse, et une bouffée de douleur déforma son visage, elle eut une sorte de haut-de-cœur de chagrin qui lui souleva la poitrine — très brève, comme une gorgée de vomi qui lui remontait à la gorge — mais elle contracta aussitôt la bouche dans une grimace, et prit le dessus et, avec beaucoup de froideur et de distance, elle s'éloigna, dit que la messe commençait. Rejoins-moi, dit-elle, et elle ressortit.</p> <p>[...]</p> <p>Lorsque j'entrai dans l'église, j'entrouvris la porte grinçante et m'immobilisai sur le seuil, frappé par l'atmosphère de silence et de recueillement qui y régnait, la</p> | <p>Lorsque j'entrouvris la porte grinçante de l'église, je fus accueilli par une odeur de cierges et de marbre frais, et je m'immobilisai sur le seuil, frappé par l'atmosphère de silence et de recueillement [sic] qui régnait à l'intérieur. Je restai un instant sans bouger, j'entendais au loin une voix chuchotante de prêtre invisible qui résonnait dans la nef. Mes yeux se firent très vite à la pénombre et je finis par distinguer une vingtaine de personnes réparties sur de vieux bancs de prière. Je m'avançai sans bruit entre les piliers, m'immobilisai contre un bas-côté, en retrait, sous un grand tableau religieux aux couleurs éteintes qui se découpait dans l'ombre, et, apercevant alors furtivement le cercueil du père de Marie entre deux colonnes de marbre, l'apercevant pour la première fois à l'improviste — l'intimidante présence du cercueil immobile devant l'autel — je fis un pas de côté pour me dissimuler derrière un pilier, conscient que ma tenue n'était pas décente pour assister à des obsèques — je n'étais pas rasé et n'avais</p> | <p>Lorsque j'entrouvris la porte grinçante de l'église, je fus accueilli par une odeur de cierges brûlés et de marbre frais. Je m'immobilisai sur le seuil, frappé par l'atmosphère de silence et de recueillement qui régnait à l'intérieur. Je restai un instant sans bouger, j'entendais au loin une voix chuchotante de prêtre invisible qui résonnait dans la nef. Mes yeux se firent très vite à l'obscurité et je finis par distinguer une vingtaine de personnes réparties sur de vieux bancs de prière en bois. Je m'avançai sans bruit entre les piliers, m'immobilisai contre un bas-côté, en retrait, sous un grand tableau religieux aux couleurs éteintes qui se découpait dans l'ombre. Et c'est alors que j'aperçus le cercueil devant l'autel. Marie était seule en face du cercueil, droite dans une chemise blanche et un pantalon beige strictement ceinturé, le regard dur, froid, sombre, avec quelque chose de buté dans l'attitude. Quand elle me vit, me reconnut, elle me dévisagea avec détresse, une bouffée de douleur envahit son visage, mais elle retrouva aussitôt son sang-froid et redevint froide, digne,</p> |

| | | | |
|--|--|---|---|
| <p>d'elle-même, pour ne pas que je continue de troubler l'office plus longtemps à rester là immoblie [sic] sur le seuil de l'église, elle me fit signe de la main d'aller m'asseoir à l'écart [sic] sur un banc, mais pas à côté d'elle, elle ne me dit pas de la rejoindre.</p> | <p>pénombre imprégnée d'une odeur de marbre et de cierge, la voix du prêtre invisible qui résonnait dans la nef. Il y avait à peine une vingtaine de personnes réparties sur les vieux bancs de prières en bois, et j'aperçus Marie au premier rang, elle s'était dissimulé le visage derrière de grandes lunettes noires. Je m'avançai entre deux piliers, restai en retrait. Quand elle me vit, me reconnut — elle releva ses lunettes — elle resta très froide, très digne, très distante, et me fit simplement signe de la main d'aller m'asseoir à l'écart sur un banc, mais pas à côté d'elle, elle ne me dit pas de la rejoindre.</p> | <p>pas changé de chemise depuis l'avant-veille, et je portais toujours, aux pieds, les vieilles chaussures en cuir beige, souples et craquelées, du bowling de Pékin.</p> <p>Quand Marie me vit, me reconnut — elle se retourna comme si elle avait senti ma présence dans son dos — elle me dévisagea avec détresse, et une bouffée de douleur déforma son visage, elle eut une sorte de haut-de-coeur de chagrin qui lui souleva la poitrine — très brève, comme une gorgée de vomi qui remonte à la gorge — mais elle contracta aussitôt la bouche dans une grimace, et reprit le dessus, redevint froide, digne, distante, et me fit simplement signe de la main d'aller m'asseoir à l'écart sur un banc, mais pas à côté d'elle, elle ne me dit pas de la rejoindre.</p> | <p>distante, elle me fit simplement signe de la main d'aller m'asseoir à l'écart sur un banc, mais pas à côté d'elle, elle ne me dit pas de la rejoindre.</p> |
|--|--|---|---|

3.2.1.3. Danse et chaussures mouillées

| A3, 50 | A4, 52 | Fu, 177 |
|---|---|--|
| <p>Nous ne formions qu'un seul corps ; torse nu et les jambes nues, nos nudités complémentaires (même sa chemise semblait se poursuivre par mon pantalon et ses chaussures). [...] Nous dansions étroitement enlacés dans la crique déserte, au bord de l'eau, mes pieds s'enfonçant dans les galets et trébuchant, et les siens, nus, me suivant, glissant aussi, parfois, imperceptiblement, sur de petites pierres rondes, dansant et nous rapprochant de la mer, du sable gris concassé où les vagues venaient mourir, les pieds dans</p> | <p>Nous ne formions qu'un seul corps, moitié habillés — la chemise blanche ouverte de Marie qui tombait sur mon propre pantalon —, moitié nus, dans le prolongement de mon torse nu se mouvaient les jambes nues de Marie. Nous dansions, lentement, sur les galets, unissant comme dans un rêve nos nudités complémentaires et nos vêtements communs, nous approchant du bord de l'eau, mes pieds s'enfonçant et trébuchant dans les galets, et les siens me suivant, glissant aussi, parfois, imperceptiblement, sur de petites</p> | <p>nous ne formions qu'un seul corps, moitié nu, moitié habillé, dans le prolongement de mon torse nu se mouvaient les jambes nues de Marie, tandis que, de chaque côté de mon pantalon, battaient mollement les flancs de sa chemise. Nous dansions sur place très lentement, étroitement enlacés, et nous approchions du bord de l'eau, mes pieds trébuchant dans les galets, et les siens me suivant, glissant aussi, parfois, imperceptiblement, sur de petites pierres rondes et incisives, dansant et nous rapprochant de la mer, du</p> |

| | | |
|--|---|---|
| l'eau, mes chaussures de bowling mouillées jusqu'à l'empeigne, de l'eau jusqu'aux chevilles, de l'eau jusqu'aux mollets, nous dansions sans musique au bord de la mer. | pierres rondes, dansant et nous rapprochant de la mer, du sable gris concassé où les vagues venaient mourir, les pieds dans l'eau, de l'eau jusqu'aux chevilles, nous dansions sans musique au bord de l'eau, mes chaussures de bowling mouillées jusqu'à l'empeigne. | sable gris concassé où les vagues venaient mourir, nous dansions en silence dans cette crique déserte au pied de la montagne. |
|--|---|---|

3.2.1.4. Course sur le sentier

| A3, 51 | A4, 53 | <i>Fu, 181</i> |
|--|--|---|
| Je courrais, torse nu dans le chemin, avec les affaires de Marie dans les bras, son pantalon d'équitation, son soutien-gorge et sa chemise blanche que je serrais contre ma poitrine, les bottes plaquées n'importe comment par-dessus, glissant dans des tronçons de descente plus raide et caillouteuse, qui provoquaient de petits éboulis de gravillons sous les semelles glissantes de mes chaussures de bowling qui ne me retenaient pas à la terre, ne me freinaient pas, ne trouvant pas d'appui, de point d'accroche, me tordant les chevilles, tombant même, une fois, sur le genou, le coude heurtant le sol et lâchant les affaires de Marie qui tombèrent dans le chemin, m'arrêtant pour les réunir, accroupi, le coude meurtri, ramassant son pantalon couvert de terre et de poussière, sa chemise accrochée aux feuilles visqueuses et collantes des cistes, soulevant ses bottes et repartant dans le sentier, abandonnant la serviette de bain derrière moi écorchée aux piquants d'un arbuste, poursuivant en boitant, m'étant fait mal dans la chute, et arrivant, traînant la jambe, dans la minuscule crique déserte. | Je courrais, torse nu dans le chemin, avec les affaires de Marie dans les bras, son pantalon d'équitation, son soutien-gorge et sa chemise blanche que je serrais contre ma poitrine, les bottes plaquées n'importe comment par-dessus, glissant dans des tronçons de descente plus raide et caillouteuse, qui provoquaient de petits éboulis de gravillons sous les semelles glissantes de mes chaussures de bowling qui ne me retenaient pas à la terre, ne me freinaient pas, ne trouvant pas d'appui, de point d'accroche, me tordant les chevilles, tombant même, une fois, sur le genou, le coude heurtant le sol et lâchant les affaires de Marie qui se dispersèrent dans le chemin, m'arrêtant pour les réunir, accroupi, le coude meurtri, ramassant son pantalon couvert de terre et de poussière, sa chemise accrochée aux feuilles visqueuses et collantes des cistes, soulevant ses bottes et repartant dans le sentier, abandonnant la serviette de bain derrière moi écorchée aux piquants d'un arbuste, poursuivant en boitant, m'étant fait mal dans la chute, et arrivant, traînant la jambe, dans la minuscule crique déserte. | Je courrais, torse nu dans le chemin, avec les affaires de Marie dans les bras, son pantalon d'équitation, son soutien-gorge et sa chemise blanche que je serrais contre ma poitrine, les bottes plaquées n'importe comment par-dessus, glissant dans des tronçons de descente plus raide et caillouteuse, qui provoquaient de petits éboulis de gravillons sous les semelles glissantes de mes chaussures qui ne me retenaient pas à la terre, ne me freinaient pas, ne trouvant pas d'appui, de point d'accroche, me tordant les chevilles, tombant même, une fois, sur le genou, le coude heurtant le sol et lâchant les affaires de Marie qui se dispersèrent dans le chemin, m'arrêtant pour les réunir, accroupi, le coude meurtri, ramassant son pantalon couvert de terre et de poussière, sa chemise accrochée aux feuilles visqueuses et collantes des cistes, soulevant ses bottes et repartant dans le sentier, abandonnant la serviette de bain derrière moi écorchée aux piquants d'un arbuste, poursuivant en boitant, m'étant fait mal dans la chute, et arrivant, traînant la jambe, dans la minuscule crique déserte. |

3.2.2. Les coqs et la poule

| A3, 32 | A4, 30 | <i>Fu, 106</i> |
|--|---|---|
| <p>et ce n'était pas un hasard s'il faiblissait précisément depuis que je lui tenais tête — et que je lui résistais, car la partie avait pris maintenant une allure de duel, la présence de Li Qi créait entre nous une émulation sulfureuse, une rivalité âcre, froide, tacite, elle était devenu l'intense enjeu irrationnel de cette partie, qui nous mettait malgré nous dans la position de deux coqs de combat, les ergots dressés, tendus, deux mâles se mesurant dans un climat de violence froide et silencieuse (devant une Li Qi parfaitement indifférente, d'ailleurs, distraite et distante, qui sirotait son blue lagoon à la paille sur un siège en plastique).</p> | <p>Ce n'était pas un hasard s'il faiblissait précisément depuis que je lui tenais tête — et que je lui résistais, car la partie avait pris maintenant une allure de duel, la présence de Li Qi entre nous créait une rivalité à laquelle nous ne pouvions pas échapper, une émulation sulfureuse, elle était devenu que nous le voulions ou non l'intense enjeu inconscient et irrationnel de cette partie et nous mettait malgré nous dans la position de deux coqs de combat, de deux mâles, se mesurant dans un climat de violence froide, âcre et silencieuse (devant une Li Qi parfaitement indifférente, d'ailleurs, distraite et distante, qui sirotait son blue lagoon à la paille sur son siège en plastique).</p> | <p>Et ce n'était pas un hasard s'il faiblissait précisément depuis que je lui tenais tête, que je lui résistais, car la partie avait pris une allure de duel maintenant, la présence de Li Qi entre nous créait une rivalité à laquelle nous ne pouvions nous soustraire, une émulation sulfureuse, un climat de violence froide et silencieuse auquel nous ne pouvions échapper, Li Qi était devenue, que nous le voulions ou non, l'intense enjeu symbolique de cette partie.</p> |

3.3. La dramatisation sexuelle
3.3.1. le coup de chatte

| B3, 9-10 & B4, 6. | B5, 3-4 | B5, 16 | B7, 6. |
|---|--|---|---|
| <p>*** ma langue s'était enfoncée dans son sexe et je lui caressais doucement les hanches et le ventre avec les mains, quand, d'un coup, je ne sais si de fut de l'agacement ou de l'impatience, de l'exaspération devant la maladresse de mes caresses, ou une soudaine bouffée de tristesse qui l'avait envahie et détournée de la recherche du plaisir, mais, dans un mouvement excédé et torsadé du corps sur les draps, soulevant brutalement le bassin pour se dégager, elle me repoussa en me donnant un violent coup de vagin dans la figure. Ma tête alla verser contre sa cuisse et heurta son genou en me meurtrissant [<i>sic</i>] la lèvre en même temps qu'elle se tournait sur le côté et enfouissait son visage dans l'oreiller. Je m'agenouillai dans le lit, le sexe encore dressé, quoique un peu échaudé, un doigt sur la lèvre, et je me rendis compte que je saignais, très légèrement, tandis que dans le silence de la chambre, se faisaient entendre les sanglots de Marie.</p> <p>, une brusque et violente expression désordonnée de remords ou de refus du plaisir,</p> | <p>je lui passais doucement la main sur les hanches, j'avais fermé les yeux et je lui caressais le sexe avec la langue, quand, d'un coup, je ne sais dans quel geste d'impatience ou d'exaspération, de désespoir ou d'accablement — ou dans la soudaine et définitive prise de conscience qu'il était impossibilité de continuer, à prendre du plaisir, ou à le rechercher —, soulevant brutalement le bassin, elle se dégagea de mes caresses et me repoussa violemment au loin d'un mouvement excédé et torsadé du corps en me donnant un puissant coup de sexe dans la gueule.</p> | <p>je caressais son sexe avec la langue et lui passais doucement la main sur les hanches et les cuisses, j'avais fermé les yeux et je la caressais, quand, d'un coup, je ne sais si ce fut de l'impatience ou de l'agacement, de l'exaspération, ou une soudaine impossibilité de continuer à prendre du plaisir, ou à le rechercher, du désespoir et de l'accablement , mais, sans bouger les bras, soulevant brutalement le bassin pour se dégager, elle me repoussa d'un mouvement excédé et torsadé du corps en donnant un violent coup de sexe dans la gueule.</p> | <p>je lui passais doucement la main sur les hanches, j'avais fermé les yeux et je continuais de lui caresser le sexe avec la langue, quand, dans je ne sais dans quel geste d'impatience ou d'exaspération, de désespoir ou d'accablement — ou dans la soudaine et définitive prise de conscience qu'il était impossibilité de continuer de s'aimer maintenant —, soulevant brutalement le bassin pour se dégager, elle me repoussa au loin d'un mouvement excédé et torsadé du corps en me donnant, de toutes ses forces et pour me rejeter, un coup de chatte dans la gueule.</p> |

3.3.2. la réconciliation

B7, 15.

Après la scène d'amour :

Dans le potager, quand elle vient me rejoindre.

Depuis quand tu ne m'aimes plus ? me demanda-t-elle. Personne ne m'a jamais aimé comme toi et tu ne m'aimes plus, dit-elle. Il est vrai, dis-je , que cela fait un certain temps que je ne peux pas te blairer. Elle me prit la main [sic] et me sourit, rassurée, concaincue [sic].

Où tu étais ? me demanda-t-elle. Je Qu'est-ce que tu as fait cet après-midi ? dit- elle. Rien, lui dis-je, je suis rentré prendre une douche à l'hôtel et je suis ressorti, j'ai été me promener dans Portoferraio, j'ai un peu regardé le grand prix de Formule 1 dans des cafés. Je la regardai, et je la vis sourire pensivement. Oui, je sais, je t'ai vu, me dit-elle, et elle me raconta qu'avant de venir me rejoindre à l'hôtel, elle était passée par le vieux port, et qu'elle m'avait aperçu dans un café, debout au bord près de la porte d'entrée, perdu dans mes pensées, qui regardait le grand prix de formule 1 à la télévision, et qu'elle m'avait getté [sic] un instant de l'extérieur, qu'elle m'avait observé sans bouger, moi dans l'embrasure de la porte qui portait cette chemisette neuve à manches courtes que j'avais dû acheter peu avant dans un de ces magasins de souvenirs, debout là au bar dans cette ridicule chemisette à fleurs et mes cahusses [sic] de bowling poussiéreuses que je n'avais pas pris la peine de remplacer, et elle à peine à quelques mètres de moi, immobile sur le quai, à découvert, en pleine lumière, à portée de mes regards, sans aucun endroit où se cacher, se dissimuler, devant une vedette de la Guardia costiera, avec sa petite cabine de pilotage ouverte, d'où s'échappaient les borborygmes de la radio de bord qui lui avait fait craindre que je finisse par la repérer, mais je ne l'avais pas vue parce que je n'avais pas eu envie de la voir.

je, ou elle, peu importe, avait commandé une grappa. Le barman avait posé un petit verre à alcool fumé doublement évasé, com [sic] sur le comptoir moucheté, avait versé la grappa, un filet transparent qui coulait du bec verseur . Une grappa, le petit verre, le goût parfumé de la grappa qui , au contact de mon palais, m'avait fait remonter à l'esprit des réminiscences proustiennes (?)

Elle avait une haleine d'alcool, ses baisers [sic] avait [sic] un goût de grappa. Tu inventes, dis-je. Non, je n'invente rien, dit-elle. C'est toi qui inventes.

Je me demandai alors si le vrai n'avait pas autant de valeur que le faux, s'il n'y avait pas une équivalence romanesque entre le vrai et le faux (?) Mon invention de Marie. Je peux (et dois) inventer Marie

3.4. Rire aux dépens de la mort

3.4.1. Parler seule à seule

| B3, 7 | B4, 4 |
|---|--|
| <p><u>Marie parle toute seule :</u> C'était d'ailleurs bien dans le tempérament de Marie, d'aimer parler toute seule, il n'y a pas si longtemps elle avait élaboré un stratagème qui m'avait fasciné, de se servir d'un kit téléphonique pour piéton, ou kit mains-libres, non pas pour téléphoner, mais pour pouvoir parler toute seule dans la rue sans se préoccuper des regards amusés ou réprobateurs des passants. Elle avait choisi un dispositif spécialement voyant, avec un boîtier volumineux, type balladeur [<i>sic</i>], fixé à la ceinture, et tout un jeu de fils et d'oreillette, et se promenait dès lors dans la rue en parlant toute seule dans son micro personnel, pour travailler comme elle disait, pour poser des réflexions et fixer les idées qui lui passaient par la tête, non pas pour les retenir, comme avec un de ces vulgaires dictaphones ou agendas vocaux, puisque le fil et l'oreillette n'étaient reliés à rien et le téléphone un pur leurre, mais pouvoir donner libre cours à sa fantaisie et à son imagination en se parlant à elle-même de vive voix, tout en abusant les passants sur la nature de son activité. Car, ce qu'elle faisait déjà il y a dix ans quand elle remuait des lèvres toute seule dans la rue en dodelinant de la tête (accompagnant même parfois son apparent insoluble dilemme interne d'un léger et mystérieux infléchissement du poignet, ponctué d'une dernière moue dubitative), qui lui donnait une allure plutôt touchante de belle excentrique ou de folle inoffensive, dont la fascinante beauté n'était peut-être pas la seule raison pour laquelle on se retournait sur son passage dans la rue, lui permettait à présent, grâce à son attirail et à son oreillette, d'avoir, quand elle se promenait en parlant ainsi toute seule en public, l'allure socialement irréprochable d'une executive woman — ou pour le dire plus crûment en français, d'une conne hyperactive.</p> | <p><u>Marie parle toute seule :</u> C'était d'ailleurs bien dans le tempérament de Marie, d'aimer parler toute seule, il n'y a pas si longtemps elle avait élaboré un stratagème qui m'avait fasciné, de se servir d'un kit téléphonique pour piéton, ou kit mains-libres, non pas pour téléphoner, mais pour pouvoir parler toute seule dans la rue sans se préoccuper des regards amusés ou réprobateurs des passants. Elle avait choisi un dispositif spécialement voyant, avec un boîtier volumineux, type balladeur [<i>sic</i>], fixé à la ceinture, et tout un jeu de fils et d'oreillette, et se promenait dès lors dans la rue en parlant toute seule dans son micro personnel, pour travailler comme elle disait, pour poser des réflexions et fixer les idées qui lui passaient par la tête, non pas pour les retenir, comme avec un de ces vulgaires agendas vocaux, puisque le fil et l'oreillette n'étaient reliés à rien et le téléphone un pur leurre, mais pouvoir donner libre cours à sa fantaisie et à son imagination en se parlant à soi-même de vive voix, tout en abusant les passants sur la nature de son activité. Car, ce qu'elle faisait déjà il y a dix ans quand elle remuait des lèvres toute seule dans la rue en dodelinant de la tête (accompagnant même parfois son apparent insoluble dilemme interne d'un léger et mystérieux infléchissement du poignet, ponctué d'une dernière moue dubitative), qui lui donnait une allure plutôt touchante de belle excentrique ou de folle inoffensive, dont la fascinante beauté n'était peut-être pas la seule raison pour laquelle on se retournait sur elle dans la rue, lui permettait à présent, grâce à son attirail et à son oreillette, d'avoir, quand elle se promenait en parlant ainsi toute seule en public l'allure, socialement irréprochable, d'une executive woman (ou, pour le dire en français, d'une conne hyperactive)</p> |

3.4.2. En cercueil et tuba

| B5, 2 ; B5, 17 | B5, 2 | B5, 15 |
|---|--|---|
| <p>Messe J'essayais de me tenir droit, de redresser les épaules, de me donner une contenance. Je croyais que l'église serait une épreuve, mais non, c'était un spectacle. Le cercueil. Quelques gouttes d'eau par terre. J'imagine Henri de Montalte dans le cercueil, en maillot de bain, son short de l'été dernier, un peu lâche, l'élastique fatigué [<i>sic</i>], en camaïeu [<i>sic</i>] de couleurs agrumes, orange, citron, pamplemousse, le corps nu avec le masque et le tuba.</p> | <p>Avec sa voix traînante et ses gestes onctueux, très jeune dans sa chasuble blanche rehaussée d'une croix violette — un ange pasolinien, à lunettes, un peu gras — il s'adressait d'une voix mièvre et traînante, féminissime, à un public de vieilles dames tout en noir, avec des fichus et des châles, des jupes noires, des chemisiers noirs, des bréviaiores et des chapelets, et je finis par comprendre que c'était sans doute là le public habituel de la messe dominicale, à laquelle l'office d'enterrement du père de Marie avait été joint fortuitement (sinon nous n'aurions été que deux dans l'église, deux ou trois à lui rendre hommage). A côté de Marie, mais à distance respectable — il semblait qu'il n'y avait que Marie dans l'église, Marie et le cercueil, Marie en tenue d'équitation et le cercueil en bois qui emplissaient tout l'espace et le saturaient de leur présence exacerbées, l'une dans l'outrance, et l'autre dans la sobriété — je reconnus Maurizio, digne dans une chemise pâle à carreau bleu et blanc, un pantalon noir et des bretelles, un chapeau croisé devant lui sur ses cuisses [<i>sic</i>]. Les cheveux blancs, la peau épaisse, ridée burinée, encore sec et musclé pour ses quatre-vingt ans, il avait du style et de l'allure, (comme souvent les domestiques, les jardiniers et les chauffeurs, dans les riches familles aristocratiques dégénérées, qui semblent être les derniers à porter haut le nom, à tenir le rang et à avoir quelque égard pour l'étiquette).</p> | <p>(comme souvent les domestiques, les jardiniers et les chauffeurs, dans les riches familles aristocratiques dégénérées, qui semblent être les derniers à porter haut le nom, à tenir le rang et à avoir quelque égard pour l'étiquette)</p> |

3.4.3. Un barbu à l'aéroport

| B5, 18 | B6, 5 |
|---|---|
| <p>Je relevai la tête et elle me sourit. Elle s'assit par terre en face de moi en bordure du potager et elle commença à me parler, me raconta qu'elle s'était fait draguée par un type à l'aéroport, un barbu, très gentil (pas comme toi, me dit-elle, et elle appuya tendrement un doigt sur mon genou pour faire mine de me repousser en arrière), qui, quand il apprit que son père était mort, avait essayé de la reconforter en lui prenant maladroitement la main dans la salle d'attente de l'aéroport et lui disant des choses générales sur la destinée humaine qui la faisaient beaucoup rire intérieurement malgré sa tristesse — elle souriait maintenant — et puis le type, le barbu, l'avait laissée un instant et avait été lui acheter des gouttes dans une pharmacie de l'aéroport, il lui avait acheté des gouttes à Roissy — des gouttes ! elle souriait franchement, des gouttes pour le deuil ! —, et elle avait eu beaucoup de mal à garder son sérieux pendant que le type lui avait mis les gouttes dans le nez dans la salle d'attente, puis avait refermé le flacon et le lui avait confié en lui recommandant de bien prendre régulièrement ses gouttes (et tu les as encore, dis-je, j'en prendrais bien quelques unes).</p> | <p>Variante barbu</p> <p>Puis, près d'une heure s'écoula, où nous restâmes chacun sur nos positions, sans parler, elle dans la chambre, et moi sur la terrasse, à ne rien faire, ni l'un ni l'autre, j'avais mis mes pieds au soleil et je les regardais (une horloge solaire, en quelque sorte), et, au bout d'un moment, je vis les volets s'ouvrir derrière moi et Marie apparaître, calmée, métamorphosée, pieds nus et la chemise ouverte, le pantalon de cheval remonté sur sa taille, qui venait fumer une cigarette dehors avec moi. Je relevai la tête et elle me sourit. Elle s'assit par terre en bordure du potager, elle fumait en silence, elle se retourna pour jeter un coup d'œil attentif sur le potager, les tomates, les aubergines, le basilic en pleine terre, et elle commença à me parler, me raconta qu'elle s'était fait draguée par un type à Roissy, un barbu, très gentil (pas comme toi, me dit-elle, et elle appuya tendrement un doigt sur mon genou pour faire mine de me repousser en arrière), qui, quand il apprit que son père était mort, avait essayé de la reconforter en lui prenant maladroitement la main dans la salle d'attente de l'aéroport et lui disant des choses générales sur le caractère éphémère de la destinée humaine (qui la faisaient beaucoup rire, intérieurement, malgré sa tristesse — elle souriait maintenant pour me raconter ça) — et puis le type, le barbu, avec ses mines cauteleuses, l'avait laissée seule un instant pour aller lui acheter des gouttes dans une pharmacie de l'aéroport, il lui avait acheté des gouttes à l'aéroport — des gouttes ! elle souriait franchement, des gouttes pour le deuil ! —, et elle avait eu beaucoup de mal à garder son sérieux pendant que le type, assis à côté d'elle dans la salle d'attente de Roissy, avait débouché le flacon et lui avait demandé d'ouvrir la bouche et lui avait déposé trois gouttes sur la langue, puis avait refermé le flacon soigneusement et le lui avait confié en lui recommandant de bien prendre régulièrement ses gouttes (et tu les as encore, dis-je, j'en prendrais bien quelques unes, moi maintenant), et que Marie, dans la salle d'attente, incapable de garder son sérieux, avait fini par éclater de rire à la barbe du type, le barbu, en s'excusant, le flacon à la main, et se levant soudain pour lui échapper et quitter la salle d'attente en s'excusant et en riant aux larmes : excusez-moi, je ne sais pas ce que j'ai, c'est idiot, je suis désolée (et qu'est-ce qu'il y avait dans ces gouttes, dis-je ?).</p> |

| VM, B5, 1 | N, B3, 7 |
|--|---|
| <p>(?) Marie était asise [<i>sic</i>] à côté de moi sur un grand rocher, lisse comme un galet, qui s'enfonçait dans la mer Je lui mais elle ne m'écoutait pas. Les jambes mouillées, on se sèche</p> <p>Elle était en train de sourire sans me regarder, pensive, et elle finit par me raconter que, l'année dernière, quand elle avait pris l'avion pour venir à l'île d'Elbe, elle s'était fait draguée par un type à Roissy, un barbu, très gentil (pas comme toi, me dit-elle, et elle appuya tendrement un doigt sur mon genou pour faire mine de me repousser en arrière), qui, quand il avait appris que son père était mort, avait essayé de la réconforter en lui prenant maladroitement la main dans la salle d'attente de l'aéroport et lui disant des choses générales sur le caractère éphémère de la destinée humaine (qui la faisaient beaucoup rire intérieurement, malgré sa tristesse — elle souriait maintenant pour me raconter ça) — et puis le type, le barbu, avec ses mines cauteleuses, l'avait laissée seule un instant pour se rendre dans une pharmacie de l'aéroport et lui avait acheté des gouttes, il lui avait acheté des gouttes à l'aéroport, des gouttes pour le deuil — elle souriait franchement, maintenant, pour m'expliquer ça —, et elle avait eu beaucoup de mal à garder son sérieux pendant que le type, très méticuleux, assis à côté d'elle dans la salle d'attente, avait débouché le flacon et lui avait demandé d'ouvrir la bouche et lui avait déposé trois gouttes sur la langue, puis avait refermé le flacon soigneusement et le lui avait confié en lui recommandant de bien prendre régulièrement ses gouttes, et que Marie, dans la salle d'attente, incapable de garder son sérieux, avait fini par éclater de rire à la barbe du type, en s'excusant, le flacon à la main, et se levant soudain pour lui échapper et le planter là, en s'excusant et en riant aux larmes : excusez-moi, je ne sais pas ce que j'ai, lui avait-elle dit, c'est idiot, je suis désolée.</p> | <p>Gouttes / Aéroport (?)</p> <p>Elle était en train de sourire sans me regarder, pensive, et elle finit par me raconter que, l'année dernière, quand elle avait pris l'avion pour venir à l'île d'Elbe, elle s'était fait draguée par un type à Roissy, un barbu, très gentil (pas comme toi, me dit-elle, et elle appuya tendrement un doigt sur mon genou pour faire mine de me repousser en arrière), qui, quand il avait appris que son père était mort, avait essayé de la réconforter en lui prenant maladroitement la main dans la salle d'attente de l'aéroport et lui disant des choses générales sur le caractère éphémère de la destinée humaine (qui la faisaient beaucoup rire intérieurement malgré sa tristesse — elle souriait maintenant pour me raconter ça) — et puis le type, le barbu, avec ses mines cauteleuses, l'avait laissée seule un instant pour se rendre dans une pharmacie de l'aéroport et lui avait acheté des gouttes, il lui avait acheté des gouttes à l'aéroport, des gouttes pour le deuil ! — elle souriait franchement, maintenant, pour m'expliquer ça —, et elle avait eu beaucoup de mal à garder son sérieux pendant que le type, le barbu, très méticuleux, assis à côté d'elle dans la salle d'attente, avait débouché le flacon et lui avait demandé d'ouvrir la bouche et lui avait déposé trois gouttes sur la langue, puis avait refermé le flacon soigneusement et le lui avait confié en lui recommandant de bien prendre régulièrement ses gouttes, et que Marie, dans la salle d'attente, incapable de garder son sérieux, avait fini par éclater de rire à la barbe du type, en s'excusant, le flacon à la main, et se levant soudain pour lui échapper et le planter là, en s'excusant et en riant aux larmes : excusez-moi, je ne sais pas ce que j'ai, lui avait-elle dit, c'est idiot, je suis désolée.</p> |

4. La Vérité sur Marie

4.1. Jean-Christophe de G.

4.1.1. Une histoire de prénoms

| B1, 2 | A1, 3 | B7, 1 | A7, 3 |
|--|---|--|--|
| Comment Marie a fait la connaissance de ce Jean-Cristophe de quelque chose | Je n'ai même jamais su son nom, un nom à particule, Jean-Christophe <i>de Quelque chose</i> . | <p>Note 1</p> <p>Remplacer partout dans le texte, Jean-Christophe <i>de Quelque chose</i> par Jean-Christophe de Quelquechose, ou un mot et sans italiques</p> | Je n'ai même jamais très bien su son nom, un nom à particule, Jean-Christophe de Quelquechose. |

4.1.2. Prénom et parole d'évangile

| A4, 24 | A5, 24 & A6, 25 | A7, 25 & A8, 25 |
|--|---|---|
| Je me soupçonne même de m'être trompé inconsciemment à ce sujet pour ne pas me priver de ce sournois petit plaisir de déformer son nom, non pas que Jean-Baptiste fût plus beau, ou plus élégant, plus distingué, que Jean-Christophe, mais simplement ce n'était pas son prénom, et cette petite vexation suffisait à mon bonheur (se fût-il appelé Simon, que je l'aurais appelé Pierre, parole d'évangile). | Je me soupçonne même de m'être trompé volontairement à ce sujet (quoique inconsciemment, mais où est la différence) pour ne pas me priver du sournois plaisir de déformer son nom, non pas que Jean-Baptiste fût plus beau, ou plus élégant, plus distingué, que Jean-Christophe, mais simplement ce n'était pas son prénom, et cette petite vexation suffisait à mon bonheur (se fût-il appelé Simon, que je l'aurais appelé Pierre, je me connais). | Je me soupçonne même de m'être trompé volontairement à ce sujet pour ne pas me priver du plaisir sournois de déformer son nom, non pas que Jean-Baptiste fût plus beau, ou plus élégant, que Jean-Christophe, mais ce n'était tout simplement pas son prénom, et cette simple petite vexation suffisait à mon bonheur (se fût-il appelé Simon, que je l'aurais appelé Pierre, je me connais). |

4.1.3. Une ressemblance troublante

| B1, 6 | B2, 20 |
|---|---|
| <p>Je ne l'ai jamais vu, je ne sais pas à quoi il ressemble. Ce que je sais, je le tiens de Marie, ou j'invente.</p> <p>, un homme très riche, beaucoup d'allure, du charme, de l'humour (je ne l'avais jamais rencontré, mais il avait tout pour m'énervé)</p> | <p>Je ne l'ai jamais vu, je ne sais pas à quoi il ressemble. Ce que je sais, je le tiens de Marie, ou j'invente.</p> <p>, un homme très riche, beaucoup d'allure, du charme, de l'humour (je ne l'avais jamais rencontré, mais il avait tout pour m'énervé)</p> |

| | |
|---|--|
| (qui enseignait la narratologie, je vous raconte pas) | (qui enseignait la narratologie, je vous raconte pas) A propos de lui : il agacera moins mort que vivant. |
|---|--|

4.1.4. Dans ses chaussures

| B2, 14-15 | B3, 11 | B3, 28 |
|--|---|---|
| <p>je cherche des chaussures, impossibnle de remettre les miennes, qui sont mouillées, Marie chausse du trente-huit et moi du quarante-quatre, il ne me reste que les chaussures de Jean-Cristophe de quelquie chose.</p> <p>Je sors, la ruen, la place des Victoires à cin heuies et demie du matin, aperès la pluie, déjà la chaleur. Ma touche, avec le jogging de marie sur les chaussures de Jeazn-Cristophe de Quelque chose, très allongées Je passe dfevabnt les boutiques de mode de la place des Victoires, ne déparant pas dans mon look déjanté, Mon look destroy, entre l'avant-gare la plus déjantée, de noctambule hype (?), Le jogging, blanc, bouffant, avec des allures de chaussees, j'ai plutôt l'air d'un bouffon, d'un fou du roi</p> <p>je rentre dans mon deux-pièceds de la rue des Filles saint Thomas, avec les chaussures de jean-Crisophe de quelque chose, légèremnt trop petites, une demi-pointure à peine, mais qui, malgré lla souplesse du cuir, me faisaient mal à la hauteur des orteils où elles s'effeilaient vers la pointe.</p> | <p>je cherche des chaussures, impossibnle de remettre les miennes, qui sont mouillées, Marie chausse du trente-huit et moi du quarante-quatre, il ne me reste que les chaussures de Jean-Cristophe de quelquie chose.</p> <p>Je sors, la ruen, la place des Victoires à cin heuies et demie du matin, aperès la pluie, déjà la chaleur.</p> <p>Ma touche, avec le jogging de marie sur les chaussures de Jeazn-Cristophe de Quelque chose, très allongées</p> | <p>Ellipse) J'ai mis les chaussures</p> <p>Elle ne répondit pas vraiment, et je pris son silence pour un consentement tacite. J'allai chercher les chaussures et je les mis, c'était la bonne pointure, à défaut du parfait assortiment avec le jogging blanc et ma chemise rentrée dedans.</p> |

4.1.5. Et Marie ?

| B1, 7 & B2, 21 & B3, 18 | A1, 5 | VM, 19 |
|--|---|--|
| <p>Marie rejoignit Jean-Cristophe de quelque chose à la fenêtre et lui passa tendrement le bras autour de la taille. Il se sentit mieux et il lui caressa la joue sans rien lui dire du funeste pressentiment qui l'oppressait, l'embrassa longuement à la fenêtre en passant sa main dans ses cheveux. Ils restèrent ainsi enlacés pour rejoindre le lit, sur lequel ils se laissèrent doucement tomber en continuant de s'embrasser dans le ronronnement régulier du ventilateur qui tournait au ralenti dans la chambre en brassant un air tiède qui allait se mêler à l'air sombre et immobile de la nuit qui entraient par la fenêtre ouverte. Ils se sentaient mieux, ils avaient moins chaud, ils avaient commencé d'enlever leurs vêtements en s'aidant réciproquement, Marie, les yeux fermés, avait défait à tâtons les boutons de la braguette de Jean-Cristophe de quelque chose et lui avait sorti la bite, avec hâte, détermination, une certaine urgence, d'un geste à la fois ferme et délicat, précis, presque médical, comme si elle savait très bien ce qu'elle faisait et où elle voulait en venir, mais, se ravisant presque aussitôt, faisant machine arrière, elle s'aperçut qu'elle avait sans doute été trop rapide et qu'elle n'avait nulle envie d'engloutir sa bite pour l'instant ni de l'introduire dans son sexe, et, allongée contre lui dans la pénombre, elle interrompit son élan et lui secoua simplement la bite, par curiosité, deux fois, trois fois, assez mollement, comme une bouteille de ketchup qu'on agite avant l'usage, elle la tenait à pleine main et elle l'agitait en la regardant d'un air intéressé — elle espérait quoi, qu'elle décolle ?, ill était impossible de savoir ce qu'elle voulait, Marie avait la</p> | <p>Un air plus frais, par brusques bouffées tourbillonnantes, entra dans la pièce, et Marie alla trouver refuge dans son lit, en s'enroulant l'épaule dans un drap. Les gestes lents, prudents, économes, Jean-Christophe de <i>Quelque chose</i> se rhabilla dans la pénombre tandis que Marie finissait de se déshabiller pour la nuit, lui se rhabillant et elle se déshabillant, comme s'ils poursuivaient chacun de leur côté un même mouvement aux finalités divergentes, il remit son pantalon tandis qu'elle finissait de retirer ses socquettes, qu'elle jeta en boule par terre. Il enfila sa veste, reprit sa serviette en cuir et alla s'asseoir à son chevet pour l'embrasser, mais les baisers durèrent plus que pour un simple adieu, et devinrent plus fiévreux, impatients, ils se collèrent l'un à l'autre, s'étreignirent et il entra dans le lit, tout habillé, se glissa contre elle sous les draps, en veste et pantalon, avec ses chaussettes, sa serviette encore à la main, qu'il finit par lâcher pour lui caresser les seins, passer doucement la paume de ses mains sur la chair délicate de ses seins qui se mouvaient chaudement sous ses doigts, il l'entendait gémir, elle avait fermé les yeux et il enleva sa petite culotte, c'était l'ultime vêtement qui lui restait, elle était nue contre lui et il était tout habillé sous les draps, il fit glisser sa petite culotte le long de ses cuisses, elle l'aida en se contorsionnant au fond du lit, Marie, les yeux fermés, qui cherchait le corps de Jean-Christophe de <i>Quelque chose</i> à tâtons, défit les boutons de sa braguette, et, sans même baisser son pantalon, lui sortit la bite, avec hâte, détermination, une certaine urgence, d'un geste à la fois ferme et délicat, précis,</p> | <p>Un air plus frais, par brusques bouffées tourbillonnantes, entra dans la pièce. Marie sentit le frisson d'un vent rafraîchissant lui parcourir le dos et elle alla se réfugier dans le lit en s'enroulant l'épaule dans un drap. Elle retira ses chaussettes, qu'elle jeta au pied du lit, tandis que Jean-Christophe de G. commençait à se rhabiller dans la pénombre, lui se rhabillant et elle se déshabillant dans un même mouvement parallèle aux finalités divergentes. Il remit son pantalon et enfila sa veste. Avant de partir, il alla s'asseoir un instant au chevet de Marie. Il l'embrassa sur le front dans la pénombre, effleura ses lèvres, mais les baisers durèrent plus que pour un simple adieu, se prolongèrent et devinrent plus fiévreux, ils s'étreignirent à nouveau et il finit par se glisser dans le lit, tout habillé, se colla contre elle sous les draps, en veste de lin noire et pantalon de toile, sa mallette à la main, qu'il finit par lâcher pour étreindre Marie. Elle était nue contre lui et il lui caressait les seins, il l'entendait gémir et il fit glisser sa petite culotte le long de ses cuisses, Marie l'aida en se contorsionnant au fond du lit, Marie, haletante, les yeux fermés, défit la braguette de Jean-Christophe de G. et lui sortit le sexe, avec hâte, détermination, une certaine urgence, d'un geste à la fois ferme et délicat, précis, comme si elle savait très bien où elle voulait en venir, mais, arrivée à ses fins, elle ne sut soudain plus que faire. Elle ouvrit les yeux, étonnée, endormie, assoupie d'alcool et de fatigue, et elle se rendit compte qu'elle avait surtout sommeil, la seule chose qu'elle avait envie de faire maintenant, c'était de dormir, éventuellement dans les</p> |

| | | |
|---|---|--|
| <p>bite de ce Jean-Cristophe de quelque chose à la main et ne savait qu'en faire.</p> | <p>comme si elle savait très bien ce qu'elle faisait et où elle voulait en venir, mais qui, arrivée à ses fins, ne sut plus soudain que faire de sa bite. Elle ouvrit les yeux, étonnée, endormie, assoupie de fatigue et de vapeurs de grappa, et elle se rendit compte qu'elle avait sommeil — la seule chose qu'elle avait envie de faire maintenant, Marie, c'était de dormir, éventuellement dans les bras de Jean-Christophe de <i>Quelque chose</i>, mais pas nécessairement sa bite à la main. Elle s'interrompit, et, comme il fallait bien faire quelque chose de sa bite, qu'elle avait toujours à la main, elle la lui secoua, deux fois, trois fois, par curiosité, ou amabilité, assez mollement, elle la tenait à pleine main et elle l'agitait en la regardant le résultat d'un air intéressé — elle espérait quoi, qu'elle décolle ?, il était impossible de savoir ce qu'elle voulait, Marie avait la bite de Jean-Christophe de <i>Quelque chose</i> à la main et ne savait qu'en faire.</p> | <p>bras de Jean-Christophe de G., mais pas nécessairement sa bite à la main. Elle s'interrompit, et, comme il fallait bien faire quelque chose de la bite de Jean-Christophe de G., qu'elle avait toujours à la main, elle la secoua, aimablement deux ou trois fois, par curiosité, assez mollement, elle la tenait à pleine main et elle l'agitait en regardant le résultat d'un air curieux et intéressé. Elle espérait quoi, qu'elle décolle ? Marie avait la bite de Jean-Christophe de G. à la main et elle ne savait qu'en faire.</p> |
|---|---|--|

4.1.6. Marie moqueuse

| | | |
|---|--|--|
| B4, 8 | | |
| <p>Les six mois précédents la mort de Jean-Cristophe de Quelque chose ont été empoisonnés par l'affaire Zahir, du nom de ce pur-sang engagé dans la Tokyo Shimbun Hai. Ce n'était pas tant l'échec de Zahir la course (qui n'avait dû affecter que son amour-propre et le mortifier dès lors qu'il assistait à la course en présence d'une nouvelle conquête — sans doute eût-il préféré épater Marie que de se faire chamber [<i>sic</i>] par elle, qui ne s'était pas privée de pointer le cheval du doigt, détaché, bon dernier, morte de rire dans la tribune des propriétaires, regardant Jean-Cristophe de <i>Quelque chose</i> avec reconnaissance de lui avoir permis de se payer une telle tranche), mais les conséquences de cet échec pour la carrière du cheval, et pour la réputation de son propriétaire.</p> | | |

4.1.7. La becquetée à J.C de G.

| A5, 42 | A6, 44 | A7, 40 |
|--|--|--|
| Elle passa son bras autour de son épaule, comme pour le consoler. Tu sais ce qu'on va faire, lui dit-elle, on va | Elle passa son bras autour de son épaule, comme pour le consoler. Tu sais ce qu'on va faire, lui dit-elle, on va | Marie l'invita à s'asseoir à côté d'elle sur sa valise, et ouvrit sur ses genoux le petit sachet de sashimi de fugu. |

| | | |
|--|--|---|
| <p>manger mon fugu. Il la regarda (pas tout mon fugu, non, dit-elle, mais on va le goûter). Elle avait déjà ouvert le sachet sur ses genoux et avait sorti une des trois barquettes, dont elle déchira avec soin le film de plastique transparent pour l'ouvrir, et elle regardait les six fines lamelles de poisson à la chair blanche et argentée réparties au fond de la barquette. Elle défit le petit bouchon rouge du minuscule flacon en plastique en forme de poisson qui contenait du soja et nappa les tranches de poisson de quelques gouttes foncées, denses, brunâtres comme du sang, qui ne tardèrent pas à se diluer et se décolorer sous la pluie. Le fugu, c'est ce poisson dont les ovaires ou les viscères contiennent du poison, non ? dit Jean-Christophe de <i>Quelque chose</i>. Un poison très violent, oui, ditelle. Elle continuait de répartir pensivement le soja sur le poisson. Tu es sûre que c'est sans risque, lui dit-il en souriant. Non, ce n'est pas sans risque, dit-elle, l'oeil brillant (avec moi, rien n'est sans risque), et, saisissant une fine lamelle de poisson, elle le déposa tendrement sur sa langue, le lui offrit comme un baiser. Elle lui donna ainsi trois fois la becquée (<i>corpus fugi</i>, pour le mithridatiser, le cas échéant), mangeant une lamelle à son tour, se régaland et glissant ses doigts collants dans sa bouche pour les sucer délicatement. Elle attira un de ses sacs avec son pied pour prendre un paquet de mouchoirs en papier, et se sécha les doigts, lui tendit un mouchoir, assis l'un à côté de l'autre sous la pluie sur la valise à côté du Boeing 747 Cargo de la Lufthansa.</p> | <p>manger mon fugu. Il la regarda (pas tout mon fugu, non, dit-elle, mais on va le goûter). Elle avait déjà ouvert le sachet sur ses genoux et avait sorti une des trois barquettes, dont elle déchira avec soin le film de plastique transparent pour l'ouvrir, et elle regardait les six fines lamelles de poisson à la chair blanche et argentée réparties au fond de la barquette. Elle défit le petit bouchon rouge du minuscule flacon en plastique en forme de poisson qui contenait du soja et nappa les tranches de poisson de quelques gouttes foncées, denses, brunâtres comme du sang, qui ne tardèrent pas à se diluer et se décolorer sous la pluie. Le fugu, c'est ce poisson dont les ovaires ou les viscères contiennent du poison, non ? dit Jean-Christophe de <i>Quelque chose</i>. Un poison très violent, oui, ditelle. Elle continuait de répartir pensivement le soja sur le poisson. Tu es sûre que c'est sans risque, lui dit-il en souriant. Non, ce n'est pas sans risque, dit-elle, l'oeil brillant (avec moi, rien n'est sans risque), et, saisissant une fine lamelle de poisson, elle le déposa tendrement sur sa langue, le lui offrit comme un baiser. Elle lui donna ainsi trois fois la becquée (<i>corpus fugi</i>, pour le mithridatiser, le cas échéant), mangeant une lamelle à son tour, se régaland et glissant ses doigts collants dans sa bouche pour les sucer délicatement. Elle attira un de ses sacs avec son pied pour prendre un paquet de mouchoirs en papier, et se sécha les doigts, lui tendit un mouchoir, assis l'un à côté de l'autre sous la pluie sur la valise à côté du Boeing 747 Cargo de la Lufthansa.</p> | <p>Elle sortit une barquette, déchira avec soin le film de plastique et observa attentivement les six fines lamelles de poisson à la chair blanche et argentée réparties au fond de la barquette. Elle défit le petit bouchon du minuscule flacon de soja qui l'accompagnait et nappa les six tranches de poisson de quelques gouttes foncées, denses, brunâtres comme du sang, qui ne tardèrent pas à se diluer et à se décolorer sous la pluie. Jean-Christophe de <i>Quelque chose</i>, qui la regardait faire avec attention, lui demanda si le fugu, c'était ce poisson dont les viscères, ou les ovaires, contenaient du poison. Oui, un poison très violent, dit Marie en continuant à répartir rêveusement la sauce au soja sur le poisson. Et tu es sûre que c'est sans risque, lui dit-il. Non, ce n'est pas sans risque, lui dit-elle en souriant (avec elle, rien n'était sans risque), et, saisissant une fine lamelle de poisson, elle le déposa tendrement sur la langue de Jean-Christophe de <i>Quelque chose</i>, le lui offrit comme un baiser. Elle lui donna ainsi trois fois la becquée (<i>corpus fugi</i>, pour le mithridatiser), goûtant une lamelle à son tour, se régaland et glissant ses doigts légèrement collants dans sa bouche pour les humecter délicatement, mangeant là le fugu sous la pluie, assis côte à côte sur la valise, au pied du Boeing 747 Cargo de la Lufthansa.</p> |
|--|--|---|

| A8, 39-40 | B4, 1 | B7, 1 |
|---|---|---------------|
| Tu sais ce qu'on va faire ? lui dit Marie, on va manger quelques sashimis en attendant, et elle ouvrit le petit | fugu 1973; mot japonais Poisson comestible, très apprécié au Japon, dont les viscères contiennent un | <u>Note 1</u> |

| | | |
|---|--|--|
| <p>sachet de sashimis de fugu sur ses genoux. Elle sortit une barquette, déchira avec soin le film de plastique et observa attentivement les six fines lamelles de poisson à la chair blanche et argentée réparties au fond de la barquette. Elle défit le petit bouchon du minuscule flacon de soja en forme de poisson qui accompagnait les sashimis et nappa soigneusement les six tranches de fugu de quelques gouttes foncées, denses, brunâtres comme du sang, qui ne tardèrent pas à se décolorer, se diluant peu à peu sous la pluie qui continuait de tomber. Elle referma le flacon et expliqua à Jean-Christophe de Quelquechose que les viscères du fugu contenaient un poison très violent, hyper toxique, parfois mortel. Jean-Christophe de Quelquechose la regarda. Et tu es sûre que c'est sans risque, lui dit-il. Non, ce n'est pas sans risque (avec moi, rien n'est sans risque, lui dit-elle, et elle le regarda en souriant). Elle s'empara d'une fine lamelle de fugu et la déposa sur sa langue, la lui offrit comme un baiser. Elle lui donna ainsi trois fois la becquée (<i>corpus fugi</i>, pour le mithridatiser, qui sait), puis mangea une fine lamelle à son tour. Ils mangeaient ainsi tranquillement leur sashimis, assis sur une valise au pied de l'avion immobile dans la nuit.</p> | <p>poison violent.</p> <p>traduit par diodon ou tétradon, c'est ce poisson baudruque que seuls des cuisiniers hautement qualifiés sont habilités à cuisiner : les ovaires du poisson contiennent un poison mortel. La vraie cuisine de fugu est très chère et ne se mange qu'enn hiver.</p> <p>fuguryoriya : restaurant de fugu</p> <p>noren (riseau à l'entrée d'un restaurant)</p> | <p>Remplacer partout dans le texte, Jean-Christophe de <i>Quelque chose</i> par Jean-Christophe de Quelquechose, ou un mot et sans italiques</p> <p>p.48 Remplacer en-cas par casse-croûte</p> <p>Elle lui donna ainsi trois fois la becquée (<i>corpus fugi</i>), pour le mithridatiser, mangeant une lamelle à son tour, se régaland</p> |
|---|--|--|

4.1.8. Houhou pipi

| B4, 3 | A5, 41 | A6, 43-44 |
|---|--|--|
| <p>Il se produisit alors un événement extravagant, dont seule Marie, dans sa fantaisie échevelée et sa liberté foncière, pouvait se rendre capable sur une piste d'aéroport. Ils venaient d'avoir été déposés au pied de l'avion par un minibus de service, la passerelle n'était pas encore installée pour leur permettre de monter à bord de l'avion, et il était parfaitement inenvisageable</p> | <p>Marie fit un pas en avant, et agita les bras dans la nuit pour essayer d'attirer l'attention des pilotes. Elle se tenait debout face au Boeing 747, tel un de ces placeurs qui font se garer les avions au millimètre près sur les parkings, et faisait des grands gestes en direction du cockpit, en criant "Hou, hou" sous la pluie avec de plus en plus d'entrain, gagnée par la gaieté et envahie par</p> | <p>Marie fit un pas en avant, et agita les bras dans la nuit pour essayer d'attirer l'attention des pilotes. Elle se tenait debout face au Boeing 747, tel un de ces placeurs qui font se garer les avions au millimètre près sur les parkings, et faisait des grands gestes en direction du cockpit, en criant "Hou, hou" sous la pluie avec de plus en plus d'entrain, gagnée par la gaieté et envahie par</p> |

| | | |
|---|--|---|
| <p>de reprendre le minibus pour regagner la zone de fret qu'ils venaient de quitter, toutes choses que Marie avait dû évaluer mentalement en un instant, regardant autour d'elle pour analyser la situation, pesant les avantages et les inconvénients de chaque cas de figure, et, comme, rien n'y faisait, elle avait quand même très envie de faire pipi, ne faisant ni une ni deux, elle se faufila sous l'avion et s'accroupit à l'ombre du bouquet de quatre roues géantes du 747 cargo, souleva sa jupe et baissa sa culotte, et c'était déjà parti, le ru s'écoulait sur la piste mouillée, ne marquant pas de différence d'humidité, ni de couleur, autour de ses chaussures, le ru discret, à peine coloré, se fondant immédiatement dans les noirceurs mouillées de l'asphalte qui l'absorbait et le digérait au fur et à mesure. Marie, le parapluie dans la main gauche, s'était alors acrobatiquement reculotée, se déhanchant et twistant un instant sur place, avait réajusté sa robe sur ses cuisses en se relevant, et elle avait rejoint Jean-Cristophe de <i>Quelque chose</i> avec un sourire mutin — et du défi dans le regard.</p> | <p>une irrépressible bonne humeur, dans le pétrin mais heureuse, se sentant soudain merveilleusement bien là sous la pluie, coincée avec tous ses sacs à l'extérieur de l'avion, et, abandonnant le cockpit, elle se mit à tourner en courant les bras écartés autour de ses bagages entassés sous la pluie battante, qu'elle regardait en trouvant que, malgré leur amoncellement des plus désordonné sur le tarmac — rampant, grim pant, protéiforme —, ils présentaient quand même une sacrée homogénéité de couleur : un camaieu de beige, de grège, de sable, d'écru et de cuir — la classe, quoi, dans le naufrage.</p> <p>Marie eut alors envie de faire pipi. Bon (cela ne pouvait arriver qu'à elle, naturellement). Elle ne pouvait pas se rendre aux toilettes dans l'avion et il était exclus de regagner le hangar maintenant que l'autocar était reparti, toutes choses qu'elle dut évaluer en un instant en regardant autour d'elle les pistes désertes sous la pluie, et, comme, rien n'y faisait, cela ne pouvait attendre, ne faisant ni une ni deux, elle s'éloigna sous une aile de l'avion et se faufila sous les réacteurs pour aller s'accroupir à l'ombre d'un train d'atterrissage, bouquet compact de quatre roues noires en caoutchouc géantes, souleva sa jupe et baissa sa culotte, et c'était déjà parti, le ru s'écoulait sur la piste humide, ne marquant pas de différence d'humidité, ni de couleur, autour de ses bottes, le ru discret, à peine coloré, se fondant immédiatement dans les noirceurs mouillées du bitume qui l'absorbait et le digérait au fur et à mesure. Marie, pensive, se reculotta en vitesse, réajustant avec soin sa jupe noire sur ses cuisses en se relevant, et elle rejoignit Jean-Christophe de <i>Quelque chose</i> avec un sourire mutin — et du défi dans le regard</p> | <p>une irrépressible bonne humeur, dans le pétrin mais heureuse, se sentant soudain merveilleusement bien là sous la pluie, coincée avec tous ses sacs à l'extérieur de l'avion, et, abandonnant le cockpit, elle se mit à tourner en courant les bras écartés autour de ses bagages entassés sous la pluie battante, qu'elle regardait en trouvant que, malgré leur amoncellement des plus désordonné sur le tarmac — rampant, grim pant, protéiforme —, ils présentaient quand même une sacrée homogénéité de couleur : un camaieu de beige, de grège, de sable, d'écru et de cuir — la classe, quoi, dans le naufrage.</p> <p>Marie eut alors envie de faire pipi. Bon (cela ne pouvait arriver qu'à elle, naturellement). Elle ne pouvait pas se rendre aux toilettes dans l'avion et il était exclus de regagner le hangar maintenant que l'autocar était reparti, toutes choses qu'elle dut évaluer en un instant en regardant autour d'elle les pistes désertes sous la pluie, et, comme, rien n'y faisait, cela ne pouvait attendre, ne faisant ni une ni deux, elle s'éloigna sous une aile de l'avion et se faufila sous les réacteurs pour aller s'accroupir à l'ombre d'un train d'atterrissage, bouquet compact de quatre roues noires en caoutchouc géantes, souleva sa jupe et baissa sa culotte, et c'était déjà parti, le ru s'écoulait sur la piste humide, ne marquant pas de différence d'humidité, ni de couleur, autour de ses bottes, le ru discret, à peine coloré, se fondant immédiatement dans les noirceurs mouillées du bitume qui l'absorbait et le digérait au fur et à mesure. Marie, pensive, se reculotta en vitesse, réajustant avec soin sa jupe noire sur ses cuisses en se relevant, et elle rejoignit Jean-Christophe de <i>Quelque chose</i> avec un sourire mutin — et du défi dans le regard.</p> |
|---|--|---|

| A7, 39 | A8, 39 |
|--|---|
| <p>Marie fit un pas en avant, et agita les bras pour essayer d’attirer l’attention de l’équipage. Elle se tenait debout face au Boeing 747 à la manière des placeurs qui aident les avions à se garer sur les parkings et faisait des grands gestes des bras en direction du cockpit, en criant “il y a quelqu’un ?” dans la nuit à l’adresse des pilotes avec de plus en plus d’entrain, gagnée par la gaieté et une irrépressible bonne humeur, dans le pétrin mais heureuse, se sentant soudain merveilleusement bien là sous la pluie, coincée avec ses sacs à l’extérieur de l’avion, et elle se mit à courir les bras écartés autour de ses bagages, qui, malgré leur amoncellement désordonné, qui ruisselait de pluie sur le tarmac, présentaient une remarquable homogénéité de tons et de couleurs : un camaïeu de beige, de grège, de sable, d’écru et de cuir.</p> | <p>Marie fit un pas en avant et agita les bras pour essayer d’attirer leur attention. Elle se tenait sur la piste au pied du Boeing 747 et agitait les bras en l’air à la manière des placeurs qui aident les avions à s’aligner sur les parkings, fragile silhouette qui faisait de grands gestes dans la nuit pour essayer d’attirer l’attention des pilotes, avec de plus en plus d’entrain, gagnée par la gaieté et une irrépressible bonne humeur, dans le pétrin mais heureuse, se sentant soudain merveilleusement bien d’être là, sous la pluie, coincée avec ses sacs et ses bagages à l’extérieur de l’avion (“hou, hou, il y a quelqu’un?” criait-elle à l’adresse des pilotes), et elle se mit alors à courir sur le tarmac autour de ses bagages, les bras écartés, euphorique et insouciant sur les pistes de Narita, regardant ses bagages détremés et trouvant que, malgré leur entassement désordonné, ils présentaient quand même une subtile et remarquable homogénéité de tons et de couleurs : un camaïeu de beige, de grège, de sable, d’écru et de cuir (cette petite touche de chic irréductible : la classe, quoi, Marie, jusque dans le naufrage)</p> |

4.2. Marie et le narrateur

4.2.1. Humour au service de l’amour

4.2.1.1. La descente du bahut

| A2, 17 | A3, 17-18 | A4, 17 |
|---|--|---|
| <p>Marie s’était calmée, elle sérieuse, silencieuse, appliquée, et, les deux mains prises par le bahut, elle soufflait de l’air par sa bouche pour retirer de ses yeux une mèche de ses cheveux. Je l’aurais bien aidée, mais j’avais moi-même les deux mains prises par le bahut (quant à me mettre à souffler moi-même doucement un filet d’air dans sa direction).</p> | <p>Marie ne disait rien mais elle s’était calmée, elle était sérieuse, silencieuse, appliquée, et, les deux mains prises par le bahut, elle soufflait un filet d’air par sa bouche pour retirer une mèche de ses cheveux qui lui tombait dans les yeux. Elle finit par relever la tête pour me prendre à témoin et m’adresser un timide sourire de connivence qui illumina ses lèvres et ses pupilles, peut-être le premier sourire qu’elle m’adressait depuis six mois.</p> | <p>Marie ne disait rien, mais elle s’était calmée, elle était silencieuse, appliquée, concentrée sur sa tâche, et, les deux mains occupées par le bahut, elle soufflait un filet d’air vers le haut par sa bouche pour essayer de retirer une mèche de cheveux qui lui tombait dans les yeux. Elle finit par relever la tête pour me prendre à témoin de sa déconvenue (je ne pouvais lui être d’aucun secours, ayant moi aussi les mains prises), et elle m’adressa un timide sourire de connivence, qui illumina ses lèvres et ses pupilles, peut-être le premier sourire qu’elle m’adressait depuis cinq mois.</p> |

4.2.1.2. Problème de clé

| A3, 19-20 | A4, 19-20 | A5, 19-20 |
|---|--|---|
| <p>Je tendis doucement la main vers elle pour sécher les larmes sur son visage, et elle me sourit une nouvelle fois, fragile, désarmante, dans la pénombre. Elle ne fit aucun commentaire sur ce que nous venions de vivre, elle ne dit rien, elle alla simplement se replacer devant le bahut pour se remettre en route (ah, elle avait de la suite dans les idées, mon amour).</p> <p>Nous étions repartis, nous avons quitté l'appartement et nous descendions le bahut en silence dans les escaliers de l'immeuble. Nous entendions la pluie qui continuait de tomber à l'extérieur, il régnait une odeur de bois moisi et de renfermé dans la cage d'escalier, l'air était sombre, moite, irrespirable, qui n'avait pas dû être souvent renouvelé lors de ces derniers jours de canicule. Au rez-de-chaussée, les multiples traces de pas mouillées laissées sur le sol par les secouristes prenaient la direction de la porte cochère, mais nous bifurquâmes dans la direction opposée et nous dirigeâmes vers la cour intérieure de l'immeuble, qu'éclairait une veilleuse jaunâtre protégée d'une grille. Nous entrâmes la cour, à peine vêtus dans nos tee-shirt et chemise qui nous arrivaient aux cuisses, et nous avançâmes avec le bahut dans la nuit en direction du local à poubelles, sentant sous nos pieds nus le contact mouillé du sol de la cour. Nous progressions sous la pluie, le bahut entre nous, j'apercevais le visage de Marie dans les clartés de la veilleuse, son visage pâle sur lequel les larmes n'avaient pas encore complètement séché qui se couvrait progressivement de pluie, Marie, indifférente à l'averse, distante, non pas pensive, mais lointaine, comme absente, la pluie</p> | <p>Elle me sourit une nouvelle fois dans la pénombre du couloir, et ne fit aucun commentaire sur ce que nous venions de vivre secrètement ensemble de si intense. Elle ne dit rien, non, elle alla simplement se replacer devant le bahut pour continuer le descendre à la cave (ah, elle avait de la suite dans les idées, mon amour).</p> <p>Nous étions repartis, nous avons longé le couloir jusqu'à la porte d'entrée et nous étions sortis de l'appartement, nous avons commencé à descendre le bahut dans la cage d'escalier, où la minuterie était cassée, Marie en tee-shirt et moi en caleçon et chemise, les pieds nus sur le bois rugueux de la cage d'escalier. Nous entendions la pluie qui continuait de tomber à l'extérieur, il régnait une odeur de bois moisi et de renfermé dans les escaliers, l'air était moite, irrespirable, qui n'avait pas dû être renouvelé souvent pendant ces derniers jours de canicule, et nous descendions le meuble avec précaution comme les secouristes avaient dû le faire une heure plus tôt avec le brancard, évitant de heurter la rampe et de racler les murs, Marie menant la marche, silencieuse et distante, non pas pensive, mais lointaine, comme absente, Nous entrâmes dans la cour et nous dirigeâmes vers le local à poubelle, le bahut entre nous, sentant sous nos pieds nus le contact mouillé du sol de la cour. Nous posâmes le bahut devant la vieille porte en bois bringuebalante qui donnait accès aux caves, et la poussâmes pour l'ouvrir, mais elle résista, elle était fermée à clé (ah, putain, merde, j'ai pas la clé, dit Marie à voix basse). Elle releva la tête, et me sourit timidement entre ses larmes à peine séchées et déjà recouvertes de pluie, me</p> | <p>Elle me sourit une nouvelle fois dans la pénombre du couloir, et ne fit aucun commentaire sur ce que nous venions de vivre secrètement ensemble de si intense. Elle ne dit rien, non, elle alla simplement se replacer devant le bahut pour continuer le descendre à la cave (ah, elle avait de la suite dans les idées, mon amour).</p> <p>Nous étions repartis, nous avons longé le couloir jusqu'à la porte d'entrée et nous étions sortis de l'appartement, nous avons commencé à descendre le bahut dans la cage d'escalier, où la minuterie était cassée, Marie en tee-shirt et moi en caleçon et chemise, les pieds nus sur le bois rugueux de la cage d'escalier. Nous entendions la pluie qui continuait de tomber à l'extérieur, il régnait une odeur de bois moisi et de renfermé dans les escaliers, l'air était moite, irrespirable, qui n'avait pas dû être renouvelé souvent pendant ces derniers jours de canicule, et nous descendions le meuble avec précaution comme les secouristes avaient dû le faire une heure plus tôt avec le brancard, évitant de heurter la rampe et de racler les murs, Marie menant la marche, silencieuse et distante, non pas pensive, mais lointaine, comme absente, Nous entrâmes dans la cour et nous dirigeâmes vers le local à poubelle, le bahut entre nous, sentant sous nos pieds nus le contact mouillé du sol de la cour. Nous posâmes le bahut devant la vieille porte en bois bringuebalante qui donnait accès aux caves, et la poussâmes pour l'ouvrir, mais elle résista, elle était fermée à clé (ah, putain, merde, j'ai pas la clé, dit Marie à voix basse). Elle releva la tête, et me sourit timidement entre ses larmes (ses larmes qui avaient à peine séché et se</p> |

s'écoulait sur ses joues et se mêlait à des résidus de maquillage qui dégoulinèrent en silence sur son visage, elle clignait des paupières pour essayer de se débarrasser des vestiges de rimmel qui encombraient ses yeux, ne pouvant se libérer les mains pour les sécher avec ses doigts, si bien qu'on ne distinguait plus si les brillances d'humidité qui luisaient sur son visage étaient des larmes ou de la pluie.

Nous posâmes le bahut dans la cour devant la vieille porte en bois bringuebalante qui donnait accès aux caves, et la poussâmes pour l'ouvrir, mais elle résista, elle était fermée à clé. Putain, merde, j'ai pas la clé, dit Marie à voix basse. Elle releva la tête, et me sourit entre ses larmes, me regarda timidement de bas en haut pour se faire pardonner. Nous étions pieds nus sous la pluie à quatre heures du matin, et nous nous sourions tendrement dans la cour de l'immeuble, le bahut entre nous (c'est pas grave, dis-je, on va le remonter).

Nous étions remontés dans l'appartement (nous avions laissé le bahut en bas, non pas dans la cour sous la pluie, mais dans le vestibule, où nous l'avions casé contre un mur à côté de la porte cochère, j'espère qu'on n'allait pas nous le voler — non, ça, il n'y a pas de risque, m'avait dit Marie). De retour dans la chambre, Marie, essoufflée et sans force, alla à la fenêtre, regarda un instant dehors et revint sur ses pas, elle ne tenait plus debout, elle tombait de fatigue, je lui dis qu'elle devrait essayer de dormir quelques heures, et elle se laissa convaincre, épuisée, vacillante, je l'accompagnai jusqu'à son lit et l'aidai à se glisser sous les draps. Il commençait à faire jour dehors, une lumière grisâtre entraînait dans la chambre par la fenêtre ouverte. La pluie s'était calmée et on entendait les toits qui finissaient de dégoutter dans la rue. J'éteignis la lampe de chevet et je

regarda de bas en haut pour se faire pardonner. Nous étions pieds nus sous la pluie à quatre heures du matin, et nous nous sourions tendrement dans la cour de l'immeuble.

De retour dans l'appartement (nous avions laissé le bahut en bas dans le vestibule, où nous l'avions casé contre un mur à côté de la porte cochère, j'espère qu'on n'allait pas nous le voler — non, ça, il n'y a pas de risque, m'avait dit Marie, une horreur pareille), Marie alla à la fenêtre, regarda un instant dehors et revint sur ses pas, elle ne tenait plus debout, elle tombait de fatigue, je lui dis qu'elle devrait essayer de dormir quelques heures, et elle se laissa convaincre, épuisée, vacillante, je l'accompagnai jusqu'à son lit et l'aidai à se glisser sous les draps. Il commençait à faire jour dehors, une déplaisante lumière grisâtre entraînait dans la chambre par la fenêtre ouverte. L'orage s'était calmé et on entendait la pluie qui finissait de dégoutter lentement des toits. J'achevai de m'habiller dans la chambre, remis mon pantalon humide et mes chaussures, et j'allai m'asseoir sur le lit au chevet de Marie pour lui dire au revoir, je lui demandai à voix basse si elle avait encore besoin de quelque chose, et elle me dit oui, de toi. Je me penchai vers elle, je regardais son visage endormi dans l'obscurité, j'étais ému, un peu pris au dépourvu, et je demandai "maintenant ?", et, sans rouvrir les yeux, elle me dit que non, pas maintenant, laisse-moi dormir, dit-elle, et nos lèvres se frôlèrent quand elle releva doucement la tête pour m'embrasser au moment de prendre congé (dégage, ajouta-t-elle d'une faible voix à peine perceptible, et déjà endormie).

recouvraient maintenant de pluie), me regarda de bas en haut pour se faire pardonner, désarmante en face de moi dans son large tee-shirt qui lui tombait aux cuisses. Nous étions pieds nus sous la pluie à quatre heures du matin, et nous nous sourions tendrement dans la cour de l'immeuble.

De retour dans l'appartement (nous avions laissé le bahut en bas dans le vestibule, où nous l'avions casé contre un mur à côté de la porte cochère, j'espère qu'on n'allait pas nous le voler — non, ça, il n'y a pas de risque, m'avait dit Marie, une horreur pareille), Marie alla à la fenêtre, regarda un instant dehors et revint sur ses pas, elle ne tenait plus debout, elle tombait de fatigue, je lui dis qu'elle devrait essayer de dormir quelques heures, et elle se laissa convaincre, épuisée, vacillante, je l'accompagnai jusqu'à son lit et l'aidai à se glisser sous les draps. Il commençait à faire jour dehors, une faible et déprimante lumière grisâtre entraînait dans la chambre et recouvrait les piles de mes vêtements abandonnés sur le sol. L'orage s'était calmé et on entendait la pluie qui finissait de dégoutter lentement des toits. J'achevai de m'habiller dans la chambre dans les clartés lugubres du point du jour, remis mon pantalon humide et mes chaussures, et j'allai m'asseoir sur le lit au chevet de Marie pour lui dire au revoir, je lui demandai à voix basse si elle avait encore besoin de quelque chose, et elle me dit oui, de toi. Je fus pris au dépourvu, et ne sus que répondre. Je me penchai vers elle, je regardais son visage endormi dans la pénombre, elle était belle, j'étais ému. Maintenant ? demandai-je à voix basse, et, sans rouvrir les yeux, elle me dit que non, pas maintenant, laisse-moi dormir, dit-elle, et nos lèvres se frôlèrent quand elle releva doucement la tête pour m'embrasser au moment de

| | | |
|--|--|--|
| <p>terminai de m'habiller. Je ne pouvais pas remettre mon pantalon mouillé, qui n'était plus qu'une loque affaissée près de la fenêtre, et je n'avais pas de pantalon de rechange, Marie avait vidé la grande penderie du couloir où je rangeais mes pantalons quand je vivais ici et les avait entassés un jour dans une valise que j'avais emportée rue des Filles Saint Thomas. Je fis le tour de la chambre et finis par dénicher un pantalon de jogging de Marie qui pouvait convenir, blanc, la taille élastique, les jambes extensibles, moelleux, en mohair, ou angora, une matière impossible, d'une douceur extravagante, cintré aux chevilles et ample aux cuisses, une petite chose blanche toute molle d'une excentricité élégante. Je l'enfilai, rentrai ma chemise dedans (j'avais une de ces touches). Je remis mes chaussures, et j'allai m'asseoir sur le lit au chevet de Marie pour lui dire au revoir, je lui demandai à voix basse si elle avait besoin de quelque chose, et elle me dit oui, de toi, et je lui dis, moi, aussi. Je me penchai vers elle, je regardais son visage endormi dans l'obscurité, j'étais ému, un peu pris au dépourvu, je demandai maintenant ? et, sans rouvrir les yeux, elle me dit non, pas maintenant (dégage, ajouta-t-elle à voix basse, et nos lèvres se frôlèrent dans la pénombre quand elle releva doucement la tête pour m'embrasser au moment de prendre congé).</p> | | <p>prendre congé. Déjà, elle s'était endormie, j'entendais son souffle régulier (dégage, dit-elle d'une voix tout endormie).</p> |
|--|--|--|

4.2.2. Séduction et beauté

4.2.2.1. La beauté comique

| A6, 57-58 & A7, 56 | A8, 57-58 | VM, 169-170 |
|---|---|---|
| <p>Aussi curieux que cela puisse paraître, je plaisais à Marie, je lui avais toujours plu. D'ailleurs, je m'étais aperçu que je plaisais, non pas aux femmes en général</p> | <p>Aussi curieux que cela puisse paraître, je plaisais à Marie, je lui avais toujours plu. D'ailleurs, je m'étais aperçu que je plaisais, non pas aux femmes en général</p> | <p>Aussi curieux que cela puisse paraître, je plaisais à Marie, je lui avais toujours plu. D'ailleurs, je m'étais aperçu que je plaisais, peut-être pas aux femmes en</p> |

| | | |
|--|---|--|
| <p>(et pas davantage aux hommes d'ailleurs, qui ne voyaient pas très bien ce que les femmes me trouvaient), mais à chaque femme en particulier, chacune croyant être la seule, par sa perspicacité singulière, son regard pénétrant, son intuition et sa clairvoyance féminines, à repérer en moi des qualités qu'elles imaginaient être les seules à pouvoir détecter tant il semblait évident que je ne payais pas de mine. Chacune était en fait persuadée que ces qualités secrètes et invisibles qu'elles avaient décelées en moi échappaient à tout autre qu'elle-même, alors qu'elles étaient en réalité très nombreuses à être ainsi les seules à apprécier mes qualités dissimulées et à tomber sous le charme (mon charme, qui, il est vrai, à force de finesse, de nuances et de subtilités, avait fini par devenir de plus en plus au terne — en quoi il se mariait assez bien avec mon humour éteint). Un soir, à l'île d'Elbe, à la fin d'un dîner sur la terrasse, après m'avoir longuement considéré dans la lumière vacillante d'une bougie, Marie m'avait dit : "En fait, tu es très beau, mais ça ne se voit pas"</p> | <p>(et pas davantage aux hommes d'ailleurs, qui ne voyaient pas très bien ce que les femmes me trouvaient), mais à chaque femme en particulier, chacune croyant être la seule, par sa perspicacité singulière, son regard pénétrant et son intuition féminine, à repérer en moi des qualités qu'elles imaginaient être les seules à pouvoir détecter. Chacune d'elle était en fait persuadée que ces qualités invisibles qu'elles avaient décelées en moi échappaient à tout autre qu'elle-même, alors qu'elles étaient en réalité très nombreuses à être ainsi les seules à apprécier mes qualités secrètes et à tomber sous le charme. Mais il est vrai qu'à force de finesse, de nuances et de subtilités, mon charme était devenu complètement terne (en quoi il se mariait assez bien avec mon humour éteint).</p> | <p>général, mais à chaque femme en particulier, chacune croyant être la seule, par sa perspicacité singulière, son regard pénétrant et son intuition féminine, à repérer en moi des qualités secrètes qu'elles s'imaginaient être les seules à pouvoir détecter. Chacune d'elles était en fait persuadée que ces qualités invisibles, qu'elles avaient décelées en moi, échappaient à tout autre qu'elle-même, alors qu'elles étaient en réalité très nombreuses à être ainsi les seules à apprécier mes qualités secrètes et à tomber sous le charme. Mais, il est vrai que ces qualités secrètes ne sautaient pas aux yeux, et que, à force de nuances et de subtilités, mon charme pouvait passer pour terne et mon humour pour éteint, tant l'excès de finesse finit par confiner à la fadeur.</p> |
|--|---|--|

| B1, 3 | B2, 2 & 7 & 11 | B6, 6 |
|--|--|--|
| <p>Île d'Elbe robes en romarin, en épices, en cactées. Marie se blesse au doigt, <i>bloody Mary</i> <i>Impatiente</i> était nue, désellée et en sueur. Marie trouvait que j'étais très beau, mais que cela ne se voyait pas.</p> | <p>(????) On s'arrête, complicité malgré le geste de séparation symbolique que constitue le fait de démenager mon armoire. Comme il y a bien longtemps, il m'arrivait de plaisanter, nous riions. Nous nous souriions, je lui souriais. T'es quand même plus beau quand tu souris, me dit-elle. Le contraire est plus rare, disje. Et doit être très</p> | <p>Aussi curieux que cela puisse paraître, j'avais tout de suite plu à Marie. D'ailleurs, je m'étais aperçu que je plaisais, non pas aux femmes en général, mais à chacune en particulier, chacune croyant être la seule, par sa perspicacité féminine particulière, son regard pénétrant, son intuition, sa clairvoyance, à déceler en moi des qualités qu'elles imaginaient être les seules à pouvoir détecter chez une personne apparemment aussi dépourvu de charme que moi, croyant que mes qualités invisibles et secrètes échappaient à tout autre qu'elle-</p> |

| | | |
|--|--|--|
| | <p>mortifiant, ajoutai-je avec un petit sourire (pour être encore plus beau, si c'était possible, ma beauté n'est quand même pas extensible). Elle me regarda, me sourit. A propos de ma beauté, puisqu'on en parle, Marie m'avait dit un jour, je ne sais pas s'il fallait le prendre comme un compliment, mais on ne pouvait qu'admirer les séductions du paradoxe et le tranchant de la formule : "toi, t' es très beau, mais ça ne se voit pas"</p> <hr/> <p>(et je pensai alors que la phrase que Marie m'avait dite un jour malicieusement, qui aurait pu aussi bien s'appliquer à lui : tu es très beau, mais ça ne se voit pas).</p> <hr/> <p>Au début, on est sérieux, graves, appliqués boudeurs , puis on -a envie de rire — on se voit de l'extérieur et on se rend compte du ridicule de la situation —on se retient, on finit par se sourire, tendresse, sourires. Nous portions le meuble. Comme il y a bien longtemps, il m'arrivait de plaisanter, nous riions.Nous nous souriions, je lui souriais.</p> <p>T'es quand même plus beau quand tu souris, me dit-elle. Le contraire est plus rare, disje. Et doit être très mortifiant, ajoutai-je avec un petit sourire (pour être encore plus beau, si c'était possible, ma beauté n'est quand même pas extensible). Elle me regarda, me sourit. A propos de ma beauté, puisqu'on en parle, Marie m'avait dit un jour, je ne sais pas s'il fallait le</p> | <p>même, alors qu'elles étaient en fait très nombreuses à être ainsi les seules à être capable de repérer ces qualités dissimulées, et à apprécier mon charme, qui, certes, à force de subtilités, finissait par devenir terne — en quoi il se mariait bien avec mon humour éteint — , de trop infinies subtilités dans la finesse finissant toujours par confiner à la fadeur (c'est à vous décourager d'être fin, subtil, sensible, beau et intelligent).</p> <p>les infinies subtilités de ma finesse avait fini par confiné à la fadeur</p> <p>, elle m'éclaboussait parfois dans des rires de protestation scandalisés si je disais une horreur (et j'en cherchais d'autres à dire pour me faire éclabousser davantage)</p> |
|--|--|--|

| | | |
|--|--|--|
| | <p>prendre comme un compliment, mais on ne pouvait qu'admirer e tranchant de la formule et la séduction du paradoxe : "toi, t' es très beau, mais ça ne se voit pas"</p> <p>(qui valait bien, à propos de sa notoriété, "moi, je suis très connue, mais personne ne le sait").</p> <p>(je le dis sans sourire, la beauté n'a qu'un temps).</p> | |
|--|--|--|

4.2.2.2. Masque & érotisme

| A6, 60 | A7, 59 | A8, 59-60 |
|---|---|--|
| <p>Je nageais à côté de Marie, et je suivais des yeux la ligne fluctuante de son décolleté qui évoluait au diapason du fil de l'eau, tantôt très strict et pudique, un ras du cou qui lui remontait jusqu'au menton, et parfois très plongeant, affolant et audacieux, qui descendait jusqu'à son nombril quand elle faisait quelques mètres sur le dos, le ventre et le pubis mouillés, les seins alanguis qui émergeaient du léger ressac de l'eau qui stagnait sur son corps, en les faisant entrer et sortir de la mer. Je nageais très près de Marie, recherchant la complicité de son corps dans la mer, laissant traîner un regard rêveur sur le maillot de bain noir qu'elle avait à la main qui était comme l'étendard de sa nudité, le parapluie hissé en l'air pour m'indiquer le chemin que je suivais aveuglément, et elle ne semblait pas fuir ma présence, elle me dit que c'était très beau sous l'eau et me demanda si je voulais le masque. Je m'empressai d'accepter avec malice (très beau, eh bien, on va voir ça), et elle se mit à m'éclabousser dans l'eau avec des rires de protestation ravis quand je lui décrivis l'usage que je comptais faire du masque pour explorer à fond certaines grottes sous marine secrètes de sa physionomie. Pour la peine, elle garda le masque,</p> | <p>Je nageais à côté de Marie, et je suivais des yeux la ligne fluctuante de son décolleté qui évoluait au diapason du fil de l'eau, tantôt très strict et pudique, un ras du cou qui lui remontait jusqu'au menton, et parfois très plongeant, affolant et audacieux, qui descendait jusqu'à son nombril quand elle faisait quelques mètres sur le dos, le ventre et le pubis mouillés, les seins alanguis qui émergeaient du léger ressac de l'eau qui stagnait sur son corps, en les faisant entrer et sortir de la mer. Je nageais très près de Marie, recherchant la complicité de son corps dans la mer, laissant traîner un regard rêveur sur le maillot de bain noir qu'elle avait à la main qui était comme l'étendard de sa nudité, le parapluie hissé en l'air pour m'indiquer le chemin que je suivais aveuglément, et elle ne semblait pas fuir ma présence, elle me dit que c'était très beau sous l'eau et me demanda si je voulais le masque. Je m'empressai d'accepter avec malice (très beau, eh bien, on va voir ça), et elle se mit à m'éclabousser dans l'eau avec des rires de protestation ravis quand je lui décrivis l'usage que je comptais faire du masque pour explorer à fond certaines grottes sous marine secrètes de sa physionomie. Pour la peine, elle garda le masque,</p> | <p>Marie avait enlevé son maillot de bain pour nager plus librement, elle était nue dans la mer, et je nageais à côté d'elle, je suivais des yeux la ligne fluctuante de son décolleté qui évoluait au diapason du fil de l'eau, tantôt très strict et pudique, un ras du cou qui lui remontait jusqu'au menton, et parfois très plongeant, affolant et audacieux, qui descendait jusqu'à son nombril quand elle nageait sur le dos ou qu'elle faisait la planche, le ventre et les poils du pubis mouillés, les seins alanguis qui émergeaient du léger ressac d'eau stagnante qui s'attardait sur son corps. Je ne la quittais pas des yeux, accompagnant le maillot de bain qu'elle avait à la main qui était comme l'étendard de sa nudité, le pavillon noir de ma pirate que je suivais aveuglément dans la mer. Nous nous étions arrêtés l'un en face de l'autre à une vingtaine de mètres du rivage, et nous nous souriions, je regardais Marie, nue et masquée en face de moi, infiniment désirable. Je lui touchai doucement l'épaule dans l'eau, et elle se laissait faire, il y avait de la gravité dans son regard. Je la sentais prête à s'abandonner à mon étreinte dans la proximité enveloppante de l'eau, et je m'apprêtais à la prendre dans mes bras, quand elle aperçut soudain un miroitement de nacre au fond de</p> |

| | | |
|---|---|--|
| <p>qu'elle remit autour de ses yeux, à présent nue et masquée, infiniment désirable dans l'eau, et, comme, lui souriant toujours, je m'approchais d'elle et m'apprêtais à la prendre dans mes bras, je la sentis se blottir contre mon épaule dans la proximité enveloppante de l'eau, le regard toujours tourné vers les profondeurs, s'abandonner à mon étreinte en même temps que glisser contre ma peau mouillée en apercevant sous l'eau la nacre miroitante d'une oreille de Sainte Lucie, et, s'échappant d'entre mes bras comme une anguille, basculant aussitôt dans les flots vers le scintillement entr'aperçu, ses fesses émergèrent de l'eau et elle me présenta, avant de disparaître, le <i>Noli me tangere</i> le plus éloquent qui se pût concevoir.</p> | <p>qu'elle remit autour de ses yeux, à présent nue et masquée, infiniment désirable dans l'eau, et, comme, lui souriant toujours, je m'approchais d'elle et m'apprêtais à la prendre dans mes bras, je la sentis se blottir contre mon épaule dans la proximité enveloppante de l'eau, le regard toujours tourné vers les profondeurs, s'abandonner à mon étreinte en même temps que glisser contre ma peau mouillée en apercevant sous l'eau la nacre miroitante d'une oreille de Sainte Lucie, et, s'échappant d'entre mes bras comme une anguille, basculant aussitôt dans les flots vers le scintillement entr'aperçu, ses fesses émergèrent de l'eau et elle me présenta, avant de disparaître, le <i>Noli me tangere</i> le plus éloquent qui se pût concevoir.</p> | <p>l'eau (une oreille de Sainte Lucie ! s'écria-t-elle, les yeux brillants), et, glissant contre ma peau mouillée, elle s'échappa d'entre mes bras comme une anguille et plongea dans la mer, bascula dans les flots vers le scintillement entr'aperçu, en me présentant, avant de disparaître, le <i>Noli me tangere</i> le plus éloquent qui se pût concevoir : la courbe de son cul s'enfouissant dans la mer</p> |
|---|---|--|

4.3. Tout oser

4.3.1. Oser tout écrire, ne rien se permettre à la relecture

| B1, 7 | B2, 22 |
|--|---|
| <p>Tout oser quand j'écris, ne rien me permettre quand je relis.</p> | <p>Trop de précision étouffe, ménager de l'air et des imprécisions au coeur même de la précision. A mesure que je règle des problèmes d'autres surgissent Tout oser quand j'écris, ne rien me permettre quand je relis.</p> |

4.3.2. Vulgarité

| B1, 4 |
|---|
| <p>On peut marcher sur les oeuvres de Carl André, on ne doit pas. Une petite crétine qui m'énerve (si le bitonio de son portable était son clitoris , elle aurait quelques satisfactions dans la vie)</p> |

4.3.3. Un petit membre

B1, 5

Bain de minuit (elle me fait remarquer que j'ai une très belle petite bite), amour pour la première fois depuis le Japon (depuis cette nuit de janvier au Japon où la terre avait tremblé)

5. Nue

5.1. Réminiscences

5.1.1. L'acide chlorydrique

B1, 6

C'était la première fois, ce soir, que je me remémorais l'épisode douloureux de l'acide chlorydrique qui s'était dénoué non loin d'ici dans un sous-bois quelques jours plus tôt, même si l'angoisse que j'éprouvais depuis le début de l'après-midi ne pouvait sans doute pas être attribuée exclusivement à l'appréhension —réelle, indéniable — que j'éprouvais à la perspective de retrouver Marie, mais devait sans doute être étendue également aux lieux eux-mêmes, chargés pour moi de ce passé douloureux. Jusqu'à présent, depuis le dénouement de l'épisode du flacon d'acide, heureusement sans drame ni violence, j'avais tout fait pour l'effacer de ma mémoire, le nier purement et simplement, comme s'il n'avait jamais existé, ou que je n'étais pas concerné, que ce n'était pas de moi qu'il s'agissait : pour ma part, j'en étais persuadé, c'était l'évidence même — et il est certain que la vraisemblance jouait en ma faveur —, je n'avais jamais porté de flacon d'acide chlorydrique dans la poche de ma veste. Jamais. Mais la moindre évocation de l'existence de ce flacon m'était encore pénible, et, à défaut de pouvoir nier son existence dans mon esprit, je pouvais au moins laisser planer un doute sur l'authenticité réelle de l'épisode. Gageons que ce doute jouait en ma faveur. Ma lente, assidue, et persévérante opération de déni semblait en passe d'atteindre son objectif, même s'il y avait quand même un paradoxe que je m'expliquais mal à vouloir ainsi nier avec force un épisode que personne ne me prêtait et qui n'avait jamais eu lieu.

5.1.2. Jean-Christophe de G.

5.1.2.1. Le quiproquo, Marie Kapriski

A4, 18

Ce qui avait induit Jean-Christophe de G. en erreur, c'est que la jeune femme parlait français elle aussi, et sans le moindre accent, et qu'elle s'appelait également Marie. Mais ce n'était pas Marie de Montalte, l'artiste qui exposait ce soir *au Contemporary Art Space* de Shinagawa, mais Marie Kapriski, une jeune Française installée à Tokyo depuis quelques années qui s'occupait du magasin Prada

A5, 24-25

Ce qui avait induit Jean-Christophe de G. en erreur, c'est que la jeune femme parlait français elle aussi, et sans le moindre accent, et qu'elle s'appelait également Marie. Mais ce n'était pas Marie de Montalte, l'artiste qui exposait ce soir *au Contemporary Art Space* de Shinagawa, mais une autre Marie, une jeune Française installée à Tokyo depuis quelques années qui s'occupait du magasin Prada d'Aoyama. Comme

| | |
|--|--|
| <p>d'Aoyama. Comme elle vivait à Tokyo et qu'elle connaissait tout le monde lors de ce vernissage, elle était une des femmes les plus entourées de la soirée. Le malentendu aurait pu être levé rapidement si Jean-Christophe de G. avait évoqué d'une manière ou d'une autre les oeuvres exposées par Marie ce soir <i>au Contemporary Art Space</i> — mais il s'en gardait bien, n'ayant aucune connaissance du travail artistique de Marie — et, si Marie elle-même n'en parlait pas (et pour cause), Jean-Christophe de G. pensait que c'était simplement par pudeur, ce qui l'arrangeait bien, car ce n'était pas une question qu'il avait envie d'aborder. Il préférait parler de lui, des raisons de son voyage au Japon, faisant le mystérieux, gardant un profil bas, passant sous silence le contenu de ses multiples activités. Il fit seulement savoir à Marie qu'il était à Tokyo pour quelques jours, comme propriétaire de chevaux de course, afin de voir courir un de ses pur-sang, Zahir, dans la <i>Tokyo Shimbun Hai</i>. Incidemment, lui effleurant le bras dans la conversation, il lui proposa de l'accompagner à l'hippodrome le dimanche suivant, et Marie, qui, c'est incontestable, n'était pas insensible à son charme, au mélange d'élégance et de fermeté qui se dégageait de lui — de ses manières directes, son approche très volontaire, que tempéraient son humour et la douceur de ses gestes —, avait accepté l'invitation avec plaisir (on irait donc aux courses dimanche prochain, au <i>Tokyo Racecourse</i>, l'hippodrome de Tokyo).</p> | <p>elle vivait à Tokyo et qu'elle connaissait tout le monde lors de ce vernissage, elle était une des femmes les plus entourées de la soirée. Le malentendu aurait pu être levé rapidement si Jean-Christophe de G. avait évoqué d'une manière ou d'une autre les oeuvres exposées par Marie ce soir <i>au Contemporary Art Space</i> — mais il s'en gardait bien, n'ayant aucune connaissance du travail artistique de Marie — et, si Marie elle-même n'en parlait pas (et pour cause), Jean-Christophe de G. pensait que c'était simplement par pudeur, ce qui l'arrangeait bien, car ce n'était pas une question qu'il avait envie d'aborder. Il préférait parler de lui, des raisons de son voyage au Japon, faisant le mystérieux, gardant un profil bas, passant sous silence le contenu de ses multiples activités. Il fit seulement savoir à Marie qu'il était à Tokyo pour quelques jours, comme propriétaire de chevaux de course, afin de voir courir un de ses pur-sang, Zahir, dans la <i>Tokyo Shimbun Hai</i>. Incidemment, lui effleurant le bras dans la conversation, il lui proposa de l'accompagner à l'hippodrome le dimanche suivant, et Marie, qui, c'est incontestable, n'était pas insensible à son charme, au mélange d'élégance et de fermeté qui se dégageait de lui — de ses manières directes, son approche très volontaire, que tempéraient son humour et la douceur de ses gestes —, avait accepté l'invitation avec plaisir (on irait donc aux courses dimanche prochain, au <i>Tokyo Racecourse</i>, l'hippodrome de Tokyo).</p> |
|--|--|

5.1.2.2. Foule de cocktail

| A4, 18 | A5, 25 | B1, 8 |
|---|--|--|
| <p>Si Marie Kapriski, ce soir, portait une robe longue bleue électrique très spectaculaire, les robes exceptionnelles ne manquaient pas autour d'eux dans la grande salle d'exposition du <i>Contemporary Art Space</i> de Shinagawa, les tenues de soirée rivalisaient d'audace, d'élégance et de créativité, vestes disymétriques aux couleurs discordantes, fuschia, cerise et mandarine, bustiers moulés en silicone d'Issey Miyake, longues robes dos nus rehaussés d'applications d'éclats de miroirs étincellants, mais les taches de couleur des vêtements les plus spectaculaires semblaient se fondre avec naturel à la</p> | <p>Si Marie, l'autre Marie, ce soir, portait une robe longue bleue électrique très spectaculaire, les robes exceptionnelles ne manquaient pas autour d'eux dans la grande salle d'exposition du <i>Contemporary Art Space</i> de Shinagawa, les tenues de soirée rivalisaient d'audace, d'élégance et de créativité, vestes disymétriques aux couleurs discordantes, fuschia, cerise et mandarine, bustiers moulés en silicone d'Issey Miyake, longues robes dos nus rehaussés d'applications d'éclats de miroirs étincellants, mais les taches de</p> | <p>Marie, autant qu'il en pouvait juger, était entourée de quelques personnes, une petite cour colorée d'admirateurs et d'officiels. Les Japonais sont sobres jusque dans l'excentricité et peuvent porter des redingotes rayées, des chapeaux en pièce montées de plusieurs étages avec décorations et fanfreluches et d'énormes lunettes disproportionnées roses et vertes avec une rigueur de Lord anglais et une absence de sourire déconcertante. Le directeur du <i>Contemporary Art Space</i>, les mains derrière le dos, avec sa barbe poivre et sel qui lui donnait des allures de Méditerranéen ténébreux,</p> |

| | | |
|--|---|--|
| <p>surface ondulante de la mer de costumes sombres et de robes plus classiques. Les Japonais sont sobres jusque dans l'excentricité, et peuvent porter des redingotes rayées, des chapeaux bouffants garnis de pendeloques clignotantes et d'énormes lunettes disproportionnées roses et vertes avec une rigueur de Lord anglais et une absence de sourire déconcertante. Ici et là, tout de même, se faisait remarquer un travesti en longue robe fuseau moulante, ou une Japonaise, les cheveux roses et raides, en pantalon treillis et petit pefecto qu'elle portait à même la peau et qui ne cachait pas grand-chose de ses seins inexistantes. Mais Jean-Christophe de G. n'avait d'yeux que pour Marie.</p> | <p>couleur des vêtements les plus spectaculaires semblaient se fondre avec naturel à la surface ondulante de la mer de costumes sombres et de robes plus classiques. Les Japonais sont sobres jusque dans l'excentricité, et peuvent porter des redingotes rayées, des chapeaux bouffants garnis de pendeloques clignotantes et d'énormes lunettes disproportionnées roses et vertes avec une rigueur de Lord anglais et une absence de sourire déconcertante. Ici et là, tout de même, se faisait remarquer un travesti en longue robe fuseau moulante, ou une Japonaise, les cheveux roses et raides, en pantalon treillis et petit pefecto qu'elle portait à même la peau et qui ne cachait pas grand-chose de ses seins inexistantes. Mais Jean-Christophe de G. n'avait d'yeux que pour Marie.</p> | <p>ombrageux critique d'art espagnol ou austère d'exposition lusitanien (le sel et le poivre n'ayant jamais fait tellement japonais), était en grande conversation avec un diplomate français, qui était accompagné d'une Japonaise plus jeune que lui, en pantalon skinny et petit pefecto cintré porté à même la peau qui ne cachait pas grand chose de ses seins inexistantes (son épouse ?). Marie, elle, sobrement vêtue d'un ample pantalon noir et d'un chemisier blanc — on aurait ce croire que les personnes les plus exubérantes dans une soirée sont nécessairement les plus connues — serrait des mains autour d'elle, recevait des compliments, parlait à plusieurs personnes à la fois.</p> |
|--|---|--|

5.1.2.3. Tenter de rejoindre la vraie Marie

A4, 22 & A5, 28-29

Depuis l'instant où il avait aperçue Marie dans la foule, à vingt mètres de distance, Jean-Christophe de G. n'avait plus de pensées que pour elle, Marie de Montalte. Il n'entendait plus rien des conersations autour de lui. Il était resté sur place, mais, tandis qu'on lui parlait, il se retournait discrètement pour observer Marie à distance, ne pouvant détacher ses yeux de sa silhouette radieuse, qui aimantait les regards. Il émanait d'elle quelque chose de lumineux, une grâce, une élégance, une évidence — elle rayonnait, littéralement, dans ce vernissage. C'était donc elle, Marie de Montalte, cette femme qui, sans rien faire, saturait l'espace de sa présence, pas précisément froide, mais distante, lointaine, non concernée, comme égarée dans cette exposition qui ne semblait pas être la sienne, et qui semblait supporter, avec quelque chose de résigné et de foncièrement mélancolique, les frivolités de ces soirées de vernissage, la superficialité des conversations, leur écume frissonnante qui roulait comme des vagues autour d'elle pour aller s'échouer sur le rivage, comme si sa peau était blindée, son épiderme cuirassé, que son âme était étrangère à la médiocrité, étanche à la vulgarité. Elle était vêtue d'un ample pantalon de soirée noir avec une fine bande de smoking verticale et d'un chemisier blanc à col lavallière (et, la voyant si sobrement, si impeccablement vêtue, avec autant d'élégance et de simplicité, Jean-Christophe de G. eut conscience qu'il avait eu tort de croire que l'artiste de la soirée devait nécessairement porter la robe la plus voyante). Elle ne disait pas un mot, et elle hochait la tête, absente, elle recevait le bruissement des compliments avec indifférence, les yeux dans le vague, entourée d'une cour bigarrée d'admirateurs et d'officiels, et il perçut tout de suite qu'il émanait d'elle, dissimulée, souterraine, une faille, une fragilité, une fêlure secrète.

Jean-Christophe de G., n'y tenant plus, voulut faire sa connaissance immédiatement et demanda à Pierre Signorelli de la lui présenter. Mais Pierre Signorelli fit valoir qu'il ne l'avait jamais rencontrée. Alors, Jean-Christophe de G. tourna brusquement les talons et laissa ses compagnons sur place sans un mot. Il se dirigea vers Marie. Son

arrogance avait disparu, sa prestance s'était affaissée d'un coup (et il n'est pas exclu, que la blessure d'amour-propre qu'il venait de subir, ne l'ait pas mis précisément dans les meilleures dispositions pour aborder Marie). Il avançait lentement, les épaules basses, presque voûtées. Il hésitait, intimidé, il tergiversait, il louvoyait sur place. Il s'immobilisa à quelques mètres de Marie, et il l'observa un instant à distance, demeurant en retrait. Marie lui tournait le dos, il voyait ses épaules bouger délicatement sous le tissu légèrement bouffant du col de son chemisier, qui se soulevait légèrement, par vagues aériennes comme si le vent les soulevait, comme si elle respirait fort. C'était d'autant plus curieux à observer que plus personne ne lui parlait. On s'était écarté d'elle, le premier cercle qui l'entourait s'était distendu avec égard, pour la laisser seule, avec pudeur, une certaine crainte, du respect, et il regardait ses épaules se soulever par spasmes, comme si elle tremblait de froid, seule, dans cette grande salle d'exposition. Et alors, sans même encore apercevoir son visage, il se rendit compte qu'elle pleurait. Et, quand elle finit par bouger la tête, et qu'il aperçut son visage de profil, il vit les larmes qui coulaient sur ses joues.

5.1.2.4. Pierre Signoreli

| A4, 16-17 & A5, 23 | A4, 20-21 & A5, 27 | B1, 8 |
|---|--|---|
| <p>il restait encore quelques zones d'ombre dans le déroulement exact de la fin de soirée, un léger flou, un vague, qui lui paraissait détestable, mais qu'il était prêt à se pardonner, s'agissant d'une femme qu'il n'avait encore jamais vue, et dont, jusqu'à aujourd'hui, il n'avait jamais entendu parler (quant à Pierre Signorelli, ma foi, il pourrait rentrer en taxi).</p> <p>(...)</p> <p>A peine entré dans le musée, Jean-Christophe de G. s'était débarrassé de Pierre Signorelli (qui était devenu un poids superflu — et quel poids superflu, cent-vingt kilos — qui l'alourdisait dans ses visées).</p> | <p>Bon, eh bien, moi, je m'en vais, dit Pierre Signorelli, qui continuait de transpirer sur place dans son épais manteau. Je te raccompagne à l'hôtel, dit-il à Jean-Christophe de G. Ce n'était pas à proprement parler une question, plutôt une information, et Jean-Christophe de G. fut complètement décontenancé, il ne trouva rien à répondre, aucune excuse, aucun prétexte. Tout s'effondrait pour lui (il se voyait rentrer à l'hôtel avec Pierre Signorelli). Il assura que ce n'était pas la peine, mais cela n'eut aucun effet, une simple protestation de pure forme, et c'est Marie qui lui tendit une main secourable en proposant, s'il souhaitait rester encore un peu, de le ramener elle-même à l'hôtel. Mais Pierre Signorelli, sur un ton enjoué, et même un petit rire sifflant d'asmathique, répliqua que ce n'était pas possible, qu'il ne pouvait pas le laisser seul à Tokyo cette nuit, qu'il en avait la charge. Jean-Christophe de G. se ressaisit, et, d'une voix ferme, qui ne souffrait pas de contestation, lui dit qu'il restait encore un peu à la soirée (et il échangea furtivement un regard de connivence avec Marie). Comme tu veux, dit Pierre Signorelli, je vais t'attendre, et il s'absenta, s'éloigna les mains derrière le dos dans son long manteau</p> | <p>Pierre Signorelli, qui continuait de transpirer dans son épais manteau, leur annonça alors qu'il allait partir et proposa à Jean-Christophe de G. de le raccompagner. Je te dépose à l'hôtel, lui dit-il. Ce n'était pas à proprement parler une question, plutôt une information, et Jean-Christophe de G fut complètement décontenancé, il ne trouva rien à répondre, aucune excuse, aucun prétexte. Il avança bien que ce n'était pas la peine, mais cela parut être une protestation de pure forme, et, Pierre Signorelli, l'entraînant par le bras, le força à bouger, à faire un pas tout au moins, vers la sortie, et ils se dirigèrent vers le vestiaire, Marie les suivait, indécise, aussi prise au dépourvu que Jean-Christophe de G. (ils échangèrent un rapide regard d'impuissance). Ils n'étaient pas encore sortis de la grande salle d'exposition que</p> |

| | | |
|--|--|--|
| | <p>en laine pelucheuse pour aller jeter un coup d'oeil aux cimaises. Il revint presque aussitôt. C'est quand même pas fameux fameux, hein, dit-il. Non, c'est vrai, dit Marie, pensive, après un temps de réflexion. Jean-Christophe de G. les regarda à tour de rôle, médusé.</p> | |
|--|--|--|

5.1.3. La séparation

| A5, 36 & B3, 6 | A6, 32 |
|--|---|
| <p>J'avais déjà bu trois ou quatre bières, et je dus me lever plusieurs fois pour aller aux toilettes. Les toilettes se trouvaient au fond du café, il fallait longer le bar et s'engager dans une arrière-salle. Je poussai la porte des toilettes, et m'enfermai tout en poursuivant mes réflexions, les amplifiant même, avec ce recul aigu que nous permet cette parenthèse de solitude bénie au coeur de la vie sociale que constitue le fait d'aller pisser. Ce que je constatais, c'est que j'étais toujours cantonné à un rôle d'accompagnateur avec Marie. On touchait même là, me semblait-il, une des raisons les plus profondes de notre séparation, qui était que je ne supportais plus ce rôle d'accompagnateur, auquel j'étais inévitablement réduit lorsque nous voyagions ensemble. Car la raison majeure de notre rupture ne tenait pas tellement à l'antinomie de nos caractères (au contraire, cette disparité aurait plutôt eu tendance à renforcer nos liens), qu'à une sorte d'écart, de déséquilibre dans la perception de nos statuts sociaux respectifs. Marie n'avait certes jamais voulu faire de moi un homme de compagnie, un faire-valoir ou un luron. Non, elle appréciait mes qualités intellectuelles et, si elle avait besoin de moi, c'était moins pour la divertir que pour la réguler, pour apporter à sa fantaisie le contrepoids de ma mesure, et aussi, peut-être, ce qui ne devait pas lui déplaire, et ne la mettait que mieux en valeur, ce je-nesais-quoi de triste sire que j'avais sans me forcer. Ce qu'elle aimait en moi, c'était précisément ce côté retenu, ce tact, cette réserve distante, austère, et même un peu sévère. En somme, j'étais le compagnon idéal pour les enterrements (ou, ce qui revient au même, le cavalier parfait pour les vernissages).</p> <p>Lorsque je revins m'asseoir, Marie demeura assez distante avec moi, et je compris qu'elle m'en voulait de l'avoir laissée seule. Aussi incroyable que cela puisse paraître, alors qu'elle ne m'avait plus donné signe de vie depuis notre retour de l'île</p> | <p>Marie continuait de regarder en silence la place Saint-Sulpice, et je m'absentai un instant aux toilettes. Les toilettes se trouvaient au fond du café, il fallait longer le bar et traverser une arrière-salle pour s'y rendre. Lorsque je regagnai la terrasse, Marie n'était plus là, elle avait disparu.</p> |

d'Elbe et que j'avais pas semblé tellement lui manquer pendant ces deux mois, elle n'avait pas supporté que je la laisse seule un instant (et elle elle boudait, elle me faisait la gueule). Une dizaine de minutes plus tard, quand je me levai une nouvelle fois pour aller aux toilettes, je m'excusai confusément, arguant du nombre de bières que j'avais bues, et Marie me regarda de bas en haut, fixement, sans un mot (et je perçus l'immensité de son mépris, qui semblait dire : « eh bien, va pisser, mon pauvre, si tu n'as que ça à faire »). Je m'éclipsai au fond de la salle, et quand je revins, elle n'était plus là, elle avait disparu.

5.2. Le temps, le néant et l'amour

| B1, 11-12 | B1, 11 |
|---|--|
| <p>L'amour, comme le temps</p> <p>Ou bien l'amour cesse, ou bien il demeure, il persiste, notre amour est comme le temps lui-même, immobile et en mouvement. Pour durer, l'amour doit finir en continu, s'éteindre en permanence, au rythme du temps qui passe, toujours à la fois présent et déjà passé.</p> <p>L'amour, ce que j'en sais.</p> | <p>Une approche visuelle - conceptuelle - du néant Une réflexion sur le néant, le non advenu, le potentiel</p> <p>faire une différence entre le néant qui a été — son passé, les morts que nous avons connus — et le néant qui n'a pas été (qui est resté comme une potentialité jamais accomplie)</p> <p>le néant avant la vie, après la mort</p> <p>voir vieillir (?) les yeux rivés Arrêt sur image</p> <p>cf. appareil-photo : le mouvement serait arrêté, rien ne bougerait plus, ni ma présence ni mon absence, il y aurait là toute l'immobilité qui précède la vie et toute celle qui la suit, à peine plus lointaine que celle que j'avais sous les yeux</p> |

5.3. En l'absence de Marie

5.3.1. Désordre sentimental

B2, 9

Septembre, octobre : désordre sentimental.

Aventures multiples, j'avais des amoureuses et des petites amies, j'avais des

liaisons, des aventures d'un soir, des intrigues et des passades. Je m'étonnais moi-même de cette pléthore à laquelle je n'étais pas habitué, et, telle une chatte qui n'y retrouverait pas ses petits, je m'y perdais un peu au milieu de toutes ces chattes. Il semblait même que le désordre sentimental dans lequel je me trouvais me donnait une aptitude particulière à séduire, peut-être parce que je n'y attachais aucune espèce d'importance, et que, ces nuits passées avec d'autres femmes, indépendamment du plaisir sexuel que j'éprouvais, me laissait le matin une amertume dans la bouche et une insatisfaction au cœur. Seule Marie occupait mes pensées, et je me rendais compte en définitive que vouloir aimer toutes les femmes c'est n'en aimer aucune, et qu'essayer de n'en aimer qu'une, c'est les honorer toutes.

et que, finalement vouloir aimer toutes les femmes c'est n'en aimer aucune, et essayer de n'en aimer qu'une, c'est les honorer toutes

5.3.2. Emprunts à marie

B2, 10

Notre personnalité, aussi construite soit-elle, solide et fermement établie, est beaucoup plus malléable qu'il n'y paraît et interagit nécessairement avec les personnes que nous côtoyons, nous faisant mettre en avant certains traits de notre caractère avec certaines personnes qui restent dans l'ombre avec d'autres. Face à la fantaisie de Marie, sa liberté viscérale, son indépendance foncière, je me sentais sec comme un galet, rigide, emprunté, mais, en l'absence de Marie, quand je me trouvais en d'autre société, il m'arrivait aussi de développer très naturellement ces qualités d'insouciance et de légèreté, qui existaient en moi mais demeuraient vaines, inexploitées et contenues quand je me trouvais en présence de Marie. Mais, si c'était en compagnie d'une autre femme que je déployais ces qualités et faisais preuve de cette légèreté et de cette désinvolture, j'éprouvais une gêne secrète de faire un aussi manifeste emprunt à Marie sans citer mes sources. Je me sentais, en quelque sorte, imposteur et craignais même d'être découvert —qui sait si, sous mon aisance de façade, ne perçait pas un peu de ma raideur inquiète.

5.4. Rapprochement et dénouement

5.4.1. Ancora tu

| B4, 2 | A7, 43 | N 121 |
|--|---|--|
| <p><i>(Ancora Tu non mi sorprende lo sai, Ancora Tu ma non dovevamo vederci più).</i></p> <p><i>Sei ancora tu purtroppo l'unica Ancora tu l'incorregibile Ma lasciarti non e possibile No lasciarti non e possibile Lasciarti non e possibile No lasciarti non e possibile</i></p> <p>, je lui dégageai un fauteil bleu marin à large accoudoir qu'elle aimait,</p> <p>, <i>ho fame anch'io e non soltanto di te</i></p> | <p>Je parvins à ouvrir un des rares volets du salon qui n'était pas condamné, et je mis un CD, <i>Ancora tu</i>, de Lucio Battisti. Marie me sourit, alors — le premier sourire de Marie de la journée, le seul peut-être, il y avait tout lieu d'être pessimiste (<i>Ma lasciarti non e possibile, no lasciarti non e possibile</i>) —, et nous écoutions la musique en manteau dans le salon, la porte d'entrée encore ouverte sous la pluie.</p> | <p>J'étais parvenu à ouvrir un des rares volets du salon qui n'était pas condamné, et je mis un vieux CD que nous écoutions l'été dernier (<i>Ancora tu</i>, de Lucio Battisti). <i>E come stai ? domanda inutile. Stai come me e ci scappa da ridere. Amore moi ha già mangiato o no. Ho fame anch'io e non soltanto di te.</i> Marie me sourit, alors — son premier sourire de la journée, le seul peut-être (il y avait tout lieu d'être pessimiste).</p> |

5.4.2. Fin

| B4, 4-6 |
|---|
| <p>Nous étions montés attendre le taxi à la hauteur du parking. Il n'y avait pas de lune, et nous attendions en silence à proximité de la vieille camionnette du père de Marie qui était garée sous l'appentis. Nous avions rentré la table de jardin, nous avions fermé définitivement la maison. <i>Una mezzoretta</i>, avait dit le chauffeur de taxi au téléphone, et en entendant cette magnifique expression de <i>mezzoretta</i> que Marie m'avait rapportée (c'est elle qui avait téléphoné, elle avait consulté un vieil annuaire de l'île d'Elbe sous le meuble du téléphone pour trouver le numéro d'une compagnie de taxi de Portoferraio), j'avais songé que son équivalent en français, « petite demi-heure », révélait certes un concept fascinant, mais restait totalement décevant dans la formulation. En attendant, cela faisait quarante minutes qu'on nous avait parlé de petite demi-heure, et, commençant à nous impatienter sur le parking désert, nous nous avançâmes dans le chemin à la rencontre du taxi. Nous marchâmes ainsi cinq minutes, dix minutes peut-être, dans la nuit, et, à mesure que nous nous approchions de la maison de Maurizio, Marie regrettait de ne pas être restée attendre sagement sur le parking. Elle eut d'ailleurs une réaction tout à fait irrationnelle, quand nous vîmes deux phares s'avancer lentement vers nous dans le chemin, car, plutôt que d'aller au devant de la voiture qui arrivait et de signaler notre présence, elle me prit par le bras et m'entraîna à l'écart pour nous dissimuler. La voiture nous dépassa, lentement, et ce n'est que lorsque nous aperçûmes le caisson lumineux TAXI qui trônait sur le toit de la voiture qui avançait au ralenti dans le chemin, que Marie, surgissant des buissons, courut derrière la voiture en agitant les bras comme une extravagante, ajoutant l'exubérance à l'irrationnel.</p> <p>Dans le taxi</p> |

Le chauffeur nous demande si nous prenons le bateau de dix-neuf heures — et Marie dit oui !

Le chauffeur dit qu'on n'est pas très prévoyant, qu'on est en retard, qu'il va falloir se dépêcher. D'autant qu'il faut repasser prendre les bagages à l'hôtel

Dans le taxi ?

Et de même que, chez certains couples, il arrive un moment où une fêlure s'installe dans leur relation, qui ne peut que s'étendre et s'aggraver pour aboutir finalement à une rupture, je sentais que pour nous, c'était plutôt dans notre rupture qu'une fêlure était en train de s'installer, qui, avec ce que nous venions de vivre et le fait que Marie était enceinte, ne pourrait nécessairement que croître, au point que, si elle venait à s'élargir encore, c'est le principe même de notre séparation qui se trouverait menacé et que nous finirions par nous remettre à vivre ensemble.

Je sentais confusément que notre rupture arrivait à son terme, et je songeai alors, que, depuis le premier jour de notre séparation au début de l'année à Tokyo, il s'était écoulé exactement neuf mois.

Evoquer la possibilité d'u dîner à Florence. Invitation à prendre un taxi.

En passant devant l'usine Monte Capanne, le chauffeur de taxi ralentit et, lâchant une main du volant pour nous montrer les décombres (« un desastro » nous dit-il avec une expression d'abattement), il ajouta que ce n'était pas un accident, et se retourna vers nous pour vérifier l'effet de sa révélation. Vous savez ce que c'est ? Il était toujours retourné et il nous regardait, et il me démangeait de lui dire de regarder la route. *Escroquerie à l'assurance*, affirma-t-il, triomphalement, en se remettant à conduire. Il nous expliqua alors, dans un italien aussi embrouillé que son raisonnement, que c'était les propriétaires eux-mêmes qui avaient mis le feu pour toucher l'assurance, mais que la police était dans le coup, qui avait touché une commission pour fermer les yeux et conclure à un accident, et que les seuls qui en pâtissaient, finalement, ce n'était même pas les assureurs de Milan, dont la maisonnière était à Londres, qui avait des réassureurs à Hong Kong et à Singapour, c'était les pompiers de Portoferraio, qui risquaient leur vie pour ces conneries (*eh, si, è vero*, lui dit Marie)

Le bateau à 19 heures, il est déjà plus de 18 heures 30 quand on entre dans Portoferraio

Nous sortîmes du taxi en coup de vent, je passai prendre les clés à la réception, laissant Marie payer l'hôtel, et montai les escaliers quatre à quatre. J'ouvris la porte et entrai, n'allumai même pas la lumière, il faisait au moins 50° dans la chambre, les trois radiateurs chauffaient au maximum, et tous les rideaux étaient hermétiquement fermés le long des fenêtres. Je retins mon souffle, et me précipirai dans la fournaise pour aller chercher la valise de Marie et ressortir de la pièce sans respirer. Dans les escaliers, tandis que je traînais derrière moi la grosse valise de Marie, j'entendais une conversation animée à la réception, des paroles en italien, des exclamations, la dame réclamait une nuit et demie à Marie, soit 150 €, et Marie ne voulait pas payer plus d'une demi-nuit, 50€, puisque nous quittions la chambre à 18 heures. Mais la dame prétendait qu'on lui avait dit qu'on resterait trois nuits. *Lui ! s'écria-t-elle en me voyant entre, e lui che l'ha detto ! Il suo marito ! s'écria-t-elle en me désignant du bras à travers la réception. Je m'avançai dignement jusqu'au comptoir, je craignais surtout qu'on finisse par rater le bateau avec tous ces contretemps (mais, mon mari, il dit n'importe quoi, disait Marie), et, me fouillant rapidement les poches, je déposai trois billets de cinquante euros sur le comptoir pour en finir au plus vite. Marie les regarda, songeuse, et les prit aussitôt, les confisqua, les mit dans sa poche, et reprit de plus belle la conversation avec la dame, lui disant qu'il n'y avait même pas le chauffage dans la chambre, ce à quoi la dame, étouffant d'indignation (ma senti, Signora), lui prenant le bras par-dessus le comptoir, lui répondit que c'était arrangé !, pendant que je quittais la réception pour aller mettre la valise dans le coffre du taxi et que j'entendais encore des bribes de conversation se dissiper derrière moi dans la nuit tandis que*

j'ouvrais la porte et que j'étais déjà dans la rue, que *le chauffage était réparé !* Le chauffeur de taxi était sorti de sa voiture pour m'accueillir. Il eut un regard vers les cris qui provenaient de la réception et je lui fis signe de ne pas s'inquiéter. Il m'aida à soulever la lourde valise de Marie et à la déposer dans le coffre, et je pris place à l'arrière du taxi. Nous attendîmes encore quelques minutes avant de voir Marie sortir tranquillement de l'hôtel dans la nuit en rangeant sa carte de crédit dans son étui et hâter le pas pour me rejoindre dans le taxi. Alors ? Eh bien, j'ai payé une nuit, dit Marie (je n'allais quand même pas payé une nuit et demie, il n'y a pas de raison, enfin).

italiques en italien

Sur le pont du navire

Je regardais les côtes s'éloigner et je pensais que Marie n'avait pas ouvert sa valise.

5.4.3. Naissance

B2, 1

PLAN

TROISIEME PARTIE

L'île d'Elbe

Le voyage, la traversée

Les nuages très noirs dans le ciel

L'odeur

L'incendie qui a eu lieu la nuit précédente d'une usine de chocolat, l'odeur âcre, prégnante, de la mort, ou du chocolat

Portoferraio en automne

Prendre un hôtel, ou ouvrir la maison.

L'enterrement de Maurizio (complètement raté, on arrive quand tous est fini, les condoléances durent à peine quelques minutes sur le bord de la route, les portières de la vieille camionnette break de son père encore ouvertes. On embrasse les deux fils de Maurizio, on salue la famille qu'on ne connaît pas, et tout le monde remonte dans les voitures, se disperse).

Le fils aîné

L'intrigue, le fils cadet impliqué dans l'incendie — criminel ? — de l'usine de chocolat, racket, mafia.

Le dîner le soir avec Marie à la Rivercina.

La maison silencieuse. Le vent, le froid, l'humidité.

L'automne à l'île d'Elbe.

Nos journées, notre état d'esprit.

Le 1er novembre.

Le caveau de son père.

Le cimetière, grande scène elle m'annonce qu'elle est enceinte.

Sa nudité

Marie et le sperme (?)

Le sperme, les semis, la semence

La fin de sa grossesse, son accouchement. Finir sur cette naissance (?)